

1889
ALMANACH 1889
RÉPUBLICAIN
ANTI-BOULANGISTE

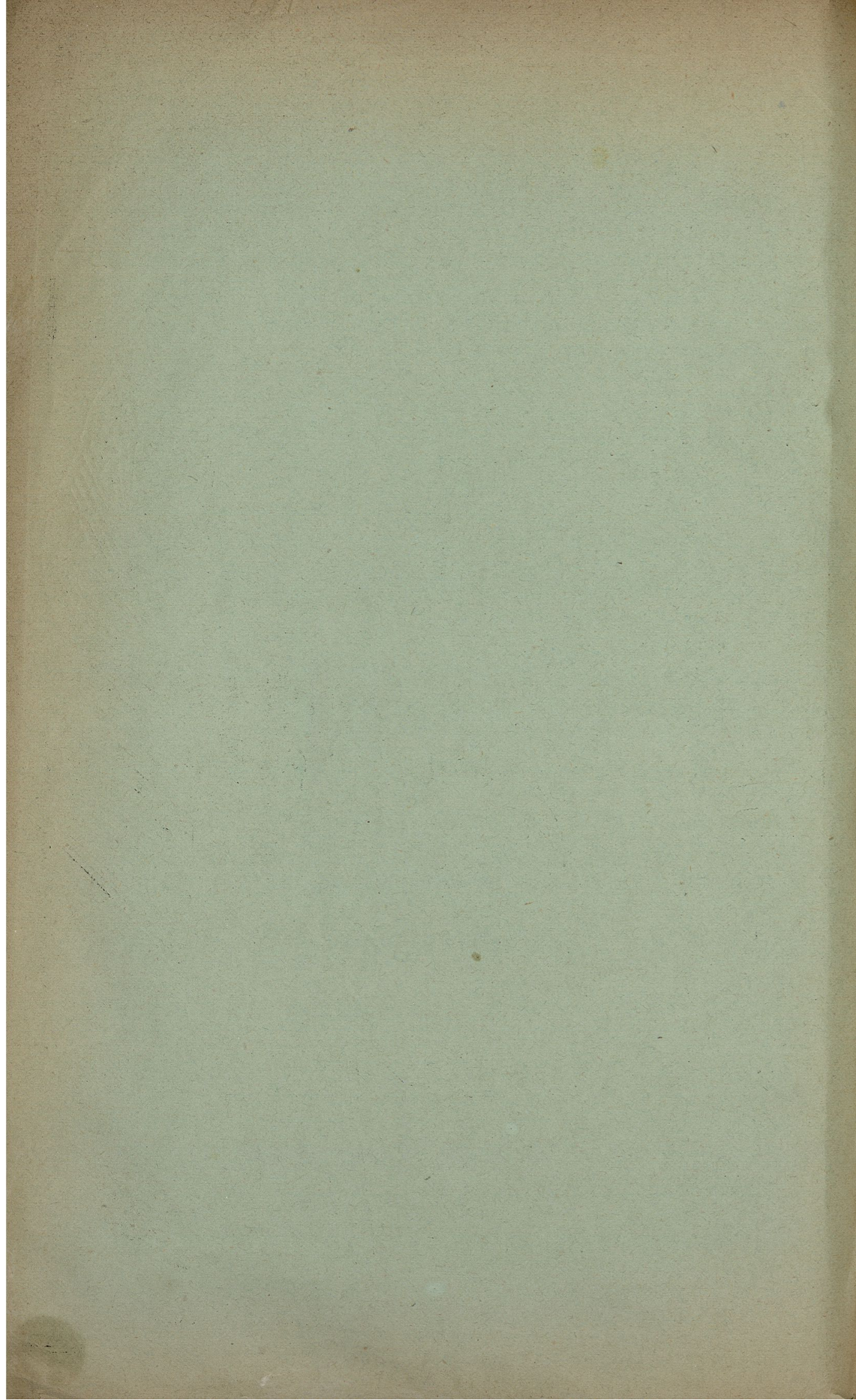
DES
ÉTUDIANTS

PUBLIÉ PAR LE
COMITÉ ANTI-BOULANGISTE

DES ÉTUDIANTS
DE PARIS

7 Rue Michelet - Paris





Quelle honte pour le département du Nord, que cette triste élection !

Boulanger est un charlatan de patriotisme. Il était indigne de rester plus longtemps dans l'armée.

J'approuve sans réserve le jugement du conseil d'enquête.

Le châtimement est même, à mon avis, inférieur à la faute.

Quand un général, quand un ancien ministre de la guerre donne à l'armée un tel exemple d'indiscipline, il n'y a pas de peine trop sévère pour le frapper.

La première République faisait fusiller les généraux qui osaient se révolter contre le pouvoir civil. Elle avait raison : aucune indulgence, aucune pitié n'est possible en pareil cas.

Où irions-nous si nous tolérions de semblables écarts ? Il n'y aurait bientôt plus ni armée ni patrie.

Général FAIDHERBE

Grand Chancelier de la Légion d'honneur.

(Déclaration faite au lendemain de l'élection du Nord.)

AUX INSTITUTEURS DE FRANCE

MONSIEUR ET CHER CAMARADE.

Nous avons vu de près M. Boulanger et son entourage ; notre conviction est faite : c'est la sinistre aventure de Décembre qu'on recommence ; c'est le même personnel, les mêmes allures louehes, les mêmes mensonges, les mêmes procédés d'embauchage.

Si nous laissons faire, ce sera le même crime, le même gouvernement, les mêmes hontes.

En présence de l'agitation malsaine artificiellement créée au profit d'un ambitieux sans moralité et sans valeur et entretenue par des fonds d'origine suspecte, les Etudiants ont cru devoir affirmer une fois de plus leur dévouement à la République et leur haine de la tyrannie. Ils ont voulu montrer aux plébiscitaires qu'ils n'étaient pas dupes de leurs menées hypocrites ; ils ont voulu, par leur exemple, entraîner les indécis et les tièdes qui conservaient encore quelques illusions sur les projets du César dont le chanteur Paulus a seul gagné les batailles.

Il ne faut pas que leurs manifestations restent sans écho ; il faut que leurs cris de : « Vive la Liberté » et « Abas le Dictateur » soient poussés par tous les Français, par ceux surtout à qui l'on a confié la noble tâche d'instruire les jeunes générations et de préparer à la France des citoyens dignes d'elle par leur intelligence et leur patriotisme. Vous êtes des nôtres, Messieurs : après avoir été nos camarades, vous êtes devenus nos collègues. Soyez nos collaborateurs dans l'œuvre que nous avons entreprise. Tout vous y convie : vos liens étroits avec l'Université, qui sera toujours la première victime d'un gouvernement oppresseur ; vos intérêts, qui seraient certainement lésés par un Dictateur allié des pires ennemis de la République ; vos devoirs enfin, car vous devez inspirer aux enfants l'amour de la Vérité, de la Loi, de la Patrie.

C'est au nom de la Vérité que nous vous demandons de répéter partout qu'un général qui désobéit n'est pas

189

moins coupable qu'un soldat révolté, et qu'il est indigne de porter l'uniforme.

C'est au nom de la Loi que nous vous prions de protester, au moins de cœur, contre des hommes qui veulent sacrifier le Gouvernement et la Constitution de leur pays aux ambitions sans scrupules d'un prétendant sans titres.

C'est au nom de la Patrie que vous devez inspirer à vos élèves l'amour de la liberté et la haine de la servitude. Montrez-leur que la nation follement précipitée aux pieds d'un aventurier, c'est l'empire ressuscité, que toutes les dictatures subies par la France l'ont menée à des catastrophes presque irréparables. Waterloo est la suite logique du 18 brumaire. Le crime de Sedan est la conséquence inévitable du crime de Décembre. En leur enseignant l'histoire vraie, vous ferez acte de bon citoyen.

Vous partagez nos sentiments, nous l'espérons; vous comprenez quel danger menace notre chère France. Vous vous joindrez à nous pour mettre les jeunes générations en garde contre les enthousiasmes irréfléchis et les entraînements funestes.

Recevez, Monsieur et cher Camarade, l'assurance de nos sentiments fraternels.

LE COMITÉ :

BARREY (troisième année de droit). — BERNARD, licencié en droit. — P. G. LA CHESNAIS, licencié-ès-sciences. — CLÉMENT (troisième année de droit). — DEMOLON, interne en pharmacie. — DEVISE, licencié en droit. — DROZ (troisième année de droit). — LAPICQUE, licencié ès sciences, aide de clinique à l'Hôtel Dieu. — MARILLIER, agrégé de philosophie, (quatrième année de médecine). — MAUTOUCHET, licencié ès-lettres. — MORET (quatrième année de médecine). — PERREAU, licencié ès sciences. — POUSSARD (pharmacie). — STIÉVENART (école des Mines). — TALBOURDEAU (école des Beaux-Arts). — LE TÉO, licencié ès-lettres. — VORS (pharmacie).

L'Ecole Normale supérieure était représentée au Comité nommé le 23 avril 1888, dans l'Assemblée générale des Etudiants par MM. BOURLET et TOUTAIN.

Le Comité réélu le 27 novembre avait demandé à l'Ecole Normale de remplacer ces délégués reçus tous les deux au concours d'agrégation du mois d'août. Elle a répondu par la lettre suivante :

École Normale, 30 novembre 1888.

Messieurs et chers camarades,

En envoyant au mois de juin dernier deux délégués au comité anti-boulangiste des étudiants, nous entendions seulement faire profession publique de nos sentiments ; nous pensions, en effet, que notre situation particulière d'élèves internes ne nous permettait pas de nous engager utilement dans la politique active et journalière du Comité.

Nous croyons donc qu'il n'y a pas lieu cette année, de renouveler l'envoi de délégués ; mais nous tenons, afin de dissiper toute équivoque, à maintenir énergiquement nos déclarations de juin dernier.

Fidèles aux traditions libérales qui sont la force et l'honneur de l'École, nous restons unis avec vous dans un commun sentiment de protestation contre le boulangisme et la dictature.

Recevez, messieurs et chers camarades, l'assurance de notre dévouement.

Sur cent vingt-sept élèves en ce moment à l'École Normale, cent vingt-six ont signé cette adresse.

Décret mettant le général Boulanger dans la position de non activité par retrait d'emploi.

14 mars 1888.

Monsieur le Président,

J'ai l'honneur de porter à votre connaissance que dans le courant de février dernier, M. le général Boulanger est venu à Paris sans autorisation. Je l'invitai par lettre du 19 février à reprendre immédiatement son poste à Clermont-Ferrand.

Le lendemain 20, je confirmais à cet officier général l'ordre donné la veille et lui rappelais que « les commandants de corps d'armée ne peuvent quitter le territoire de leur commandement sans autorisation ministérielle » (1).

Le 23 février, M. le général Boulanger m'écrivait pour demander l'autorisation de se rendre à Paris. Je répondis le 27 que sa présence à Paris en ce moment pourrait donner lieu à des commentaires fâcheux, et que je ne pouvais accorder la permission demandée. Je rappelle qu'à cette époque, la candidature du général Boulanger ayant été présentée dans plusieurs départements, je l'avais invité par lettre du 22 à me faire savoir si c'était avec son assentiment que son nom avait été mis en avant pour siéger à la Chambre des députés. Le 23, il m'avait répondu qu'il était complètement étranger à ce qui se passait relativement à l'élection du dimanche suivant.

Malgré ces ordres formels, le général Boulanger est venu trois fois à Paris : le 24 février, le 2 et le 10 mars, ces deux dernières fois sous un déguisement (avec des lunettes foncées et affectant de boiter.)

De l'ensemble de ces faits, il résulte que le général Boulanger est venu trois fois à Paris *sans autorisation*, et **après avoir reçu l'ordre formel de ne pas quitter son poste**. Ces manquements à la discipline sont d'autant plus graves qu'ils émanent d'un officier général dont la mission est de faire respecter les règlements dans l'étendue du haut commandement qui lui est confié.

Le général Boulanger ayant déjà été l'objet au mois d'octobre dernier, pour fautes contre la discipline, de mesures rigoureuses qui semblent être restées sans effet, j'ai l'honneur de vous proposer de le placer dans la position de non activité par retrait d'emploi.

Approuvé :
Carnot.

Le Ministre de la Guerre,
Logerot.

(1) Boulanger est l'auteur de cette circulaire,

Janvier.

1	M	CIRCONCIS.	NL
2	M	s. Basile	
3	J	s ^e Geneviève	
4	V	s. Rigobert	
5	S	s ^e Emilie	
6	D	Epiphanie	
7	L	s ^e Mélanie	
8	M	s. Lucien	
9	M	s. Julien	PQ
10	J	s. Guill., erm.	
11	V	s ^e Hortense	
12	S	s ^e Arcade	
13	D	Bap. N.-S.	
14	L	s. Hilaire, év.	
15	M	s. Paul	
16	M	s. Marcel	
17	J	s. Antoine	PL
18	V	Ch. s. Pierre	
19	S	s. Sulpice	
20	D	s. Sébastien	
21	L	s ^e Agnès	
22	M	s. Vincent	
23	M	s. Ildefonse	
24	J	s. Babylas	DQ
25	V	Conv. s. Paul	
26	S	s ^e Paule	
27	D	s ^e Angèle	
28	L	s. Charlem.	
29	M	s. Fr. de S.	
30	M	s ^e Savine	
31	J	s ^e Marcelle	NL

3 — 1880. — Boulanger, qui déclarera impudemment que le duc d'Aumale n'a été pour rien dans sa nomination, écrivait :

« Monseigneur, je viens vous demander de vouloir bien m'appuyer auprès de la commission de classement, dans laquelle, à beaucoup de titres, vous aurez une situation prépondérante. *Comptant sur votre bienveillant intérêt qui m'est si connu*, je vous prie, Monseigneur, d'agréer avec la nouvelle expression de ma gratitude, l'assurance de mes sentiments les plus respectueux et les plus dévoués. »

La meilleure appréciation de cette platitude est la circulaire du 6 février 1886 par laquelle Boulanger, arrivé par ses intrigues au ministère, « défend aux officiers de tous grades de se servir de recommandations quelconques pour solliciter de l'avancement. »

87. — Une décision ministérielle détraque le plan de mobilisation, malgré la résistance désespérée de l'état-major général : 80 bataillons d'infanterie, pris un peu partout à raison d'un par régiment, partiraient pour la frontière dès le premier jour de la mobilisation, sans attendre leurs réservistes ; sans avoir par conséquent opéré leur passage sur pied de guerre. Et, comme chacun de ces bataillons ne devait guère posséder à la caserne plus de 300 hommes disponibles, il fut prescrit de vider de soldats les autres bataillons pour porter à 600 hommes celui qui partirait. La moitié de l'infanterie française allait être démembrée : quatre-vingt régiments coupés en deux ; le premier tronçon, avec l'élite de l'effectif permanent peut-être écrasé à la frontière, tandis que l'autre tronçon, lourde masse de réservistes à peine encadrés, chercherait vainement à le rejoindre ! Nous allions revoir le spectacle indicible de trouble, de confusion et de désarroi de la seconde quinzaine de juillet 1870. Le général Peaucellier, sous-chef d'état-major se démit de cet emploi afin de dégager sa responsabilité. Il fut remplacé par M. Caffarel. (!)

Février.

1	V	s ^e Brigide	
2	S	Purificat.	
3	D	s. Blaise	
4	L	s. Gilbert	
5	M	s ^e Agathe	
6	M	s. Amand	
7	J	s. Moïse	PQ
8	V	s. Emilien	
9	S	s ^e Apolline	
10	D	s ^e Scholast.	
11	L	s. Adolphe	
12	M	s ^e Eulalie	
13	M	s. Lézin	
14	J	s. Valentin	
15	V	s. Faustin	PL
16	S	s ^e Julienne	
17	D	Septuagés.	
18	L	s. Simeon	
19	M	s. Gabin	
20	M	s. Sylvain	
21	J	s. Pépin	
22	V	s ^e Isabelle	
23	S	s ^e Milbur.	DQ
24	D	Sexagésime	
25	L	s. Césaire	
26	M	s. Nestor	
27	M	s ^e Honorine	
28	J	s. Romain	

4 — 1886. — M. Boulanger, que nous verrons enfreindre les ordres des ministres, se condamne à l'avance en disant à la Chambre : « L'armée n'a pas à juger, elle n'a qu'à obéir. »

Le 2, il relève de ses fonctions de commandant de corps d'armée, le général Schmitz, qui a simplement protesté contre un récit du *Figaro* prétendant qu'il n'a pas plaidé la cause de ses officiers.

13 — 1879. — Lettre au duc d'Aumale que Boulanger niera aussi impudemment que la précédente :

« Monseigneur, permettez-moi de vous dire combien nous sommes peïnés de perdre un chef que nous aimons, dans lequel nous avions une si grande confiance.

« *Soyez persuadé, Monseigneur, que jamais nous n'oublierons les hautes leçons, les exemples si élevés que vous nous avez donnés*, et daignez agréer la nouvelle assurance de l'inaltérable dévouement de votre obéissant serviteur. »

20 — 1888. — Boulanger étant encore en activité et par conséquent inéligible, fait poser sa candidature dans cinq départements par le bonapartiste Thiébaud.

22 — 1888. — Il écrit au ministère : « J'ai été et demeure étranger à tout ce qui se passe relativement aux élections du 26 février », d'après les conseils de son ami le comte Dillon qui lui télégraphiait le même jour : « Vu l'impression produite ici par ta candidature sous le patronage des réactionnaires, il est indispensable de désavouer par lettre ceux qui ont usé de ton nom. La campagne se continuera quand même, mais tes amis pourront dire : Vous voyez ce qui est arrivé malgré son désaveu. »

Le 26 — 1888 — Boulanger, qui venait de le désavouer officiellement, écrivait à Dillon : « J'approuve tout. »

27 — 1888. — Autre dépêche à Dillon : « Ai appris les résultats d'élections ; très bons. Il faut maintenant travailler fortement la presse et l'opinion. »

NON BIS IN IDEM

Ah ! ils étaient bien bas ! Ils sentaient sur leur front
Peser immense, lourd, universel, profond,
Le mépris de ce peuple épuisé par leur crime.
Ce que pour l'assassin peut sentir la victime,
On le sentait pour eux. Car l'Histoire est témoin
Que parmi les forfaits qu'elle classe avec soin,
Dans le tas monstrueux d'iniquités énormes,
Dans le blême troupeau des grands crimes difformes,
De tous les noirs complots enfantés dans la nuit
Pour égorger un peuple ou l'étouffer sans bruit,
Aucun ne s'étala sous le ciel, plus cynique,
Aucun ne s'abattit sur la chose publique
Plus lâche et plus hideux que celui du forban
Qui commence à Décembre et finit à Sedan.

On les supposait morts, on les oubliait presque,
Et l'horreur s'effaçait derrière le grotesque.
Car chez nous la colère en flots vite échappés
S'écoule, et la rancune en nos cœurs mal trempés
N'a jamais pris bien forte et profonde racine.
Donc la haine dormait, France, dans ta poitrine :
Tu voyais peu à peu tes blessures guérir,
Et ta fierté renaitre et tes forces grandir,
Et tu ne pensais pas, confiante et naïve,
Que les bandits songaient à quelque récidive !
Et pourtant les voilà, les revenants ! Oui, tous,
D'Ollivier à Maupas, rampent hors de leurs trous,
S'excitant, reprenant leurs allures de pitres,
S'essayant à casser des têtes et des vitres ;
Tous les décembraillards, munis de leur gourdin
Courent, ayant flairé quelque odeur de festin.
Ce sont eux, qu'on croyait submergés sous la honte !
Qu'ils prennent garde ! Car la haine aussi remonte,
La haine qui s'était apaisée et qu'on sent
Pousser à leur aspect son flot sourd et puissant.

Misérables ! vraiment, ils avaient donc pu croire
Que le peuple eût perdu si vite la mémoire,
Et qu'à peine échappés au sanglant cauchemar
Nous étions déjà mûrs pour un nouveau César !
Et quel César, grand Dieu ! L'autre était quelque chose,
Neveu d'un oncle mort dans une apothéose,
S'il n'était pas brillant, son oncle avait brillé ;

191
N'avait-il pas son aigle, encore qu'empaillé?
Pour faire illusion sur sa mine équivoque,
Du grand Napoléon il avait la défroque,
Il pouvait se parer du moins de ce grand nom
Qu'à l'univers avait répété le canon,
Et, pour lancer l'affaire, il eut, avec sa bande,
A mettre en actions au moins une légende.
Napoléon le Grand couvrait leur appétit,
Et, n'ayant plus le grand, ils avaient le petit.
Mais hélas! quelle chute! A quel triste fantoche
Leur espoir famélique à présent se raccroche!
Qui l'aurait jamais cru? Décembre déroger!
Et choir de Bonaparte à monsieur Boulanger!
Un Achille forain dont la pauvre épopée
Ne compte pas encor le moindre coup d'épée,
Dont l'Homère est Paulus, et dont tous les exploits
Ne consistent encor qu'à menacer nos lois.
Ah! s'il ne s'agissait de la France elle-même,
Quel long éclat de rire au lieu de mon blasphème!
Boulangé, le héros des petits marmitons,
Plaisante histoire à mettre en vers de mirlitons!
Bateleur à panache et vivant de réclame,
Que Gavroche salue et Cassagnac réclame,
Le mensonge fait homme, et tour à tour Marat,
Bonaparte, Jésuite et tout, hormis soldat,
Car tout soldat sait bien que la France blessée
A comme son armée une seule pensée
Et secrète et profonde et qu'il creuse tout bas,
Songeant silencieux aux frères de là-bas,
Où l'on doit quelque jour, que l'on attend encore,
Voir poindre en blanchissant la lueur de l'aurore.
Mais jusques à ce jour il sait que son devoir
Est de ne regarder que ce point, de ne voir
Rien autre chose. Il sait qu'il n'a point d'autre maître,
Que Patrie est son Dieu, qu'il en est, lui, le prêtre,
Et laisse aux charlatans qu'il ne reconnaît pas
Leur cortège mêlé de tristes renégats,
Poètes chevelus, avocats, pamphlétaires,
Qui des foules longtemps ont gonflé les colères,
Pour gonfler aux dépens des niais convaincus
Leur ventre de brioche et leur poche d'écus.

Un boulangiste manifeste sa joie de la triple élection du 19 août.
« Refaits, nos adversaires! Ils pensaient Boulanger fini! Ils avaient cru au crack
du boulangisme... »

— Pardon, pas de confusion! C'est vous qui croyez aux craques de Boulangé.

PRÉDICTION DE NOSTRADAMUS

En ce temps-là, il paraîtra en France un homme extraordinaire, venu des bords des lacs de la Tunisie. Et il criera au peuple : « Je suis possédé du démon du mensonge ; j'ai reçu du ciel le don de réclame ; je suis grand capitaine, je suis grand politique, je suis l'armée, je suis la défense, je suis la France. » Et la multitude courra sur ses pas et plusieurs croiront en lui.

Et il dira aux représentants du peuple : « Vous êtes tous des scélérats et des fripons, vos assemblées sont des assemblées malsaines. » Et il ajoutera : « Tous les militaires m'adorent : c'est dans l'armée que je voulais vivre, que je voulais mourir, et je n'ai cherché qu'à sortir de l'armée. »

Et il sera la paix et il sera la guerre.

Et il sera la guerre et il aura avec lui Naquet.

Et il sera l'ordre et il aura avec lui Rochefort.

Et il sera républicain et il aura avec lui Maupas et Cassagnac.

Et il s'agenouillera devant d'Aumale et il l'expulsera.

Et il dira aux honnêtes gens : Venez à moi, car mon royaume est aux intrigants, aux besogneux, à la canaille.

Et il sera sans fortune et il aura l'or et l'argent.

Et il aura la vue perçante du génie et il portera des lorgnons bleus.

Et il fera peur à Bismarck et il fera rire tous les Allemands.

Et il élèvera le renom de la France dans le monde et il l'abaissera en Allemagne.

Et il n'aura jamais changé d'opinions et il aura avec lui tous les renégats.

Et il ne méditera pas de coups d'État et il aura avec lui tous ceux qui en veulent faire et tous ceux qui en ont fait.

PH. VACHAL.

Autour du duel Floquet-Boulanger.

M. Boulange a reçu depuis longtemps le surnom de *Mangin*. Les souffrances que lui causent ses dernières blessures devant lui arracher des plaintes il faudra désormais orthographier ce nom : *Ment-geint*.

* *

Quand M. Boulange provoqua M. Jules Ferry, en ayant soin de dicter des conditions inacceptables, M. de Cassagnac demandait :

— « Pourquoi ne se bat-il pas à l'épée ? l'épée est l'arme du soldat. »

— « C'est pour égaliser les chances, » répondaient ses partisans.

Egaliser les chances, de son côté, oui. Son duel avec M. Floquet l'a prouvé.

* *

Lors de la révocation de M. Boulange, un rédacteur de la *France* fit un article intitulé : *Pourquoi le général Boulanger boîtit ?* dans lequel il disait en substance :

« M. Logerot prétend que le général Boulange affectait de boîter. Le général n'avait pas à « affecter » : il boîtit réellement. En effet, il a reçu un coup de feu à la poitrine, un coup d'épée à l'épaule droite, une autre blessure au coude, etc. Etonnez-vous donc qu'il soit perclus ! »

M. Boulange va boîter encore bien plus maintenant, depuis sa nouvelle blessure au cou.

STING.

BOULANGER JUGÉ PAR LES POÈTES

Nous avons eu la « bonne fortune » d'obtenir d'un grand nombre des poètes contemporains quelques rimes sur le brav' général. Après de patientes recherches, nous avons même découvert, dans l'œuvre posthume de quelques poètes morts, des passages entiers ou tronqués faisant certainement allusion au héros de l'Alcazar, et que nous reproduisons ci-dessous.

MARC LEGRAND.

Quand la Muse sur son chemin
Semé de soleils et d'étoiles,
Demi nue et chaste en ses voiles,
Va, portant la lyre à la main,

Aux guerriers, fondateurs de villes,
Elle offre sa lyre et ses chants,
Mais elle a l'horreur des méchants,
Et le mépris des âmes viles.

Or parfois, briguant ses faveurs,
Un gueux, dont la honte est notoire,
Echappe aux carcans de l'histoire,
Et paraît à ses yeux rêveurs.

Il la suit. Elle, sans rien dire,
Se retourne et, suprême affront,
D'un grand coup lui cingle le front
Avec les cordes de la Lyre!

(SULLY PRUDHOMME.)

Il s'est dit : — Il est temps d'aller prendre les eaux.
L'âpre soleil d'août fond ma moelle dans mes os.
Je suis élu dans trois départements, la Somme,
La Charente et le Nord. Je suis heureux en somme,
Et trouve qu'il faudrait enfin me reposer.
Or, la Chambre est fermée et l'on pourrait gloser
Sur ma façon de vivre un peu trop roturière.
Je ne veux pas sur mon temps rester en arrière.
Donc, je pars en coupé-lit ou bien en dog-car
(Comme fait le *high-life*) à minuit moins un quart.
Puisque un pressant besoin de bains locaux motive
Mon départ, je n'irai pas en locomotive,
(Car cela fait venir trop de monde et je crains
Toujours de causer un déraillement de trains.
Mais, seul et déguisé, sous des lunettes bleues,
Et ma canne à la main, j'éviterai des queues
De curieux au hall de la gare du Nord.
Car je pars par le Nord : ça semble fou d'abord,
Mais avec Vergoin j'ai conçu le fantastique
Projet d'aller sur les côtes de la Baltique.
Je pourrai chaque jour rafraîchir dans un bain

Ma barbe et mes cheveux qu'arrose le Lubin.
Puis c'est là que, dit-on, l'on pêche la morue.
Donc, tandis que la foule à Trouville se rue,
Joyeux, je trainerai mes filets alourdis
De ces poissons que j'ai recommandés jadis
A nos braves soldats, lorsque j'étais ministre.
Certe, il faut au plus tôt fuir ce Paris sinistre :
J'y laisse d'ailleurs, mes fidèles camelots,
Et je cours à loisir jouer avec les flots...
— C'est ainsi que, hélant un cocher de l'Urbaine,
Boulange a pris le train depuis huit jours à peine...

(FRANÇOIS COPPÉE.)

Tu vas portant comme un daimon ta barbe d'ambre.
Les jeunes pannetiers t'acclament en héros,
Et souvent à ta vue, ô fier Boulangeros,
Les femmes dont le rein en l'acier fin se cambre
Ont appris le pouvoir doux et subtil d'Erôs.
Mais tout passe : en juin fond la neige de décembre.

(LECONTE DE LISLE.)

Tôt ou tard le Destin nous punit ou nous venge,
Et les faibles d'hier sont les forts de demain.
Il est plus glorieux de recevoir, Boulange,
Un coup de pied de toi, qu'un serrement de main.

(EUGÈNE MANUEL.)

Fais-tu la bête ou l'ange,
Boulange ?
Ton page est le pied-bot
Thiébault !
Pour toi qui fait la guerre ?
Laguerre !
Qui porte ton paquet ?
Naquet !
Tu puises dans la poche
De *Roche*
Et dans le coffre-fort
De *Fort*.

La Muse à Déroulède
Est laide,
Et pourtant son couplet
Te plaît.
Clovis, plein d'innocence,
T'encense.
Les dames sont, ma foi,
Pour toi !...
Et quand chacun t'adore
Encore,
Tu pars pour Christia
Nia ?

THÉODORE DE BANVILLE.)

La mer pleine de chants, la mer pleine de cris,
Engloutit l'Armada sans remords et sans honte,
Puis couvre peu à peu de bave ses débris.
— Des abîmes toujours quelque chose remonte :
L'écume, de la mer ; Boulange, de Paris !

(JEAN RICHEPIN.)

Sers-tu content, Laguerre, et ton banal sourire
Voltige-t-il toujours sur son front de vanné :
C'est toi que Boulanger charge en son nom d'écrire.
Eh bien ! rends grâce au ciel puisque Boulange est né.

(A. DE MUSSET.)

En le bleu des lunettes
 J'ai vu des lueurs nettes
 Plus qu'en le bleu des cieux.
 La bière des cannettes
 Est moins jaune, grands dieux !
 Que ses blonds poils soyeux.

(JEAN RAMEAU.)

La Somme est bien. Le Nord c'est mieux..... L'homme grotesque
 Dont on se gausse encor dans le pays tudesque,
 Peuple, te mendia tes voix comme son pain.
 Hélas! le résultat, tu le vois : un lapin!

.....
 Quant à flatter Boulange, ô mon esprit, non pas!

.....
 J'ai demandé : mais où faut-il que je vidange ?
 Et tu m'as répondu : dans l'âme de Boulange !

O vous! dont la fange est la joie,
 Vous qui n'avez pas d'autre proie
 Que la gradoue aux sucs impurs,
 Vous, qui fuyez devant la rose,
 Dont l'essain frémissant se pose
 Sur les fumiers le long des murs,

Gardiennes de la pourriture,
 Vous qui trouvez votre pâture
 Aux murs sanglants de l'abattoir,
 Vous, qui naissez sur la charogne,
 Dans le purin du porc qui grogne
 Ou dans l'égoût immonde et noir,

Pour qu'ici bas rien ne se perde,
 O Mouches d'or, mouches à m....,
 Volez toutes sur Boulanger,
 Vous, qui vivez de chairs infectes,
 Vous aurez toujours, vils insectes,
 En lui quelque chose à manger.

.....
 Quand Boulange paraît, son cercle qui s'esclaffe
 L'applaudit des deux mains; son cheval noir qui piaffe

Attire tous les yeux,
 Et les fronts tonsurés ou ceints de rouflaquettes,
 Ou ceux qui sont couverts de soyeuses casquettes
 Se redressent joyeux!

C'est que pour eux il est l'idole, il est l'archange !
 Tête au laurier promise, ô conquérant, Boulange
 A la moustache d'or !

(VICTOR HUGO.)

M. Boulanger n'est que provisoirement rue Dumont-d'Urville. — L'adulateur passionné du vrai avait l'intention de s'installer rue *Duphot*, dont la renommée légèrement lupanaresque n'est d'ailleurs pas pour lui déplaire; mais l'approche des élections générales le décide à transporter rue du *Four*, son agence de publicité boulangiste.

Mars.

1	V	s ^e Eudoxie	NL
2	S	s. Simplicie	
3	D	Quinquagés.	
4	L	s. Casimir	
5	M	MARDI GRAS	
6	M	Cendres	
7	J	s. Thom. d'A.	
8	V	s. Jean-de-D.	
9	S	s ^e Franç.	PQ
10	D	Quadrages.	
11	L	s. Firmin	
12	M	s. Pol, év.	
13	M	IV Temps	
14	J	47 Martyrs	
15	V	s. Zacharie	
16	S	s. Cyriaque	
17	D	Reminisc.	PQ
18	L	s. Alexandre	
19	M	s. Joseph	
20	M	s. Joachim Pr.	
21	J	s. Benoît	
22	V	s ^e Léa	
23	S	s. Victorien	
24	D	Oculi	DQ
25	L	Annonciat.	
26	M	s. Emmanuel	
27	M	s ^e Amédé	
28	J	s. Gontran	
29	V	s. Jonas	
30	S	s. Pasteur	
31	D	Lætare	NL

2 — 88. — Laguerre, un des chefs du boulangisme, disait : « Il importe de ne pas laisser accaparer Boulanger par les bonapartistes, mais *de partager* avec lui les responsabilités et les bénéfices du pouvoir. »

14 — 88. — « A la nouvelle de sa mise en non-activité le général a souri et haussé les épaules. » (*La Cocarde*).

15 — 88. — Il part de Clermont-Ferrand avant d'avoir reçu l'autorisation de quitter son commandement et bien que toujours inéligible, il pose sa candidature dans les Bouches-du-Rhône et dans l'Aisne.

La Cocarde disait le 21 mars, à ce sujet : « On vous dit qu'en votant pour Boulanger vous violez la loi ; ne vous laissez pas arrêter par ce scrupule. »

26 — 88. — Réunion du conseil d'enquête. Les six généraux qui le composent tous *plus anciens que Boulanger* et dont il a reconnu l'impartialité, après connaissance des dépêches vues dans le mois de février, proposent à l'unanimité au chef de l'Etat « qu'il soit rayé de l'armée et rendu à la vie civile, » c'est-à-dire le déclarent indigne de commander nos soldats.

28 — 88. — Boulanger déclare insolemment dans sa proclamation aux habitants de l'Aisne « qu'il a été *sans motif* arraché à la grande famille militaire. »

28 — 86. — Retrait du projet de loi sur le recrutement déjà voté par la Chambre et en discussion au Sénat.

Ce projet réduisait à trois ans le service militaire, le rendait obligatoire pour les séminaristes et supprimait le volontariat, réforme dont Boulanger réclame la paternité. En réalité, par ce retrait, M. Boulanger *retarde de deux ans* le vote de la loi.

Avril.

1	L	s ^e Valérie	
2	M	s. Franç. P.	
3	M	s. Richard	
4	J	s. Ambroise	
5	V	s. Vincent F.	
6	S	s. Célestin	
7	D	Passion	
8	L	s. Edèse	
9	M	s ^e Marie Eg.	
10	M	s. Macaire	
11	J	s. Léon, p.	
12	V	s. Jules	
13	S	s. Justin	
14	D	RAMEAUX	
15	L	s ^e Anastasie	PL
16	M	s. Fructueux	
17	M	s. Robert	
18	J	s. Parfait	
19	V	Vend.-Saint	
20	S	s. Marcelin	
21	D	PAQUES	
22	L	s. Théodore	DQ
23	M	s. Georges	
24	M	s. Beuve	
25	J	s. Marc, év.	
26	V	s. Clet	
27	S	s. Anastase	
28	D	Quasimodo	
29	L	s. Hugues	
30	M	s. Maxime	NL

Printemps, 19 Mars.

5 — 88. — Les bonapartistes posent la candidature de Boulanger dans la Dordogne.

10 — 88. — Cassagnac écrit : « Ce que fait Boulanger tourne fatalement contre la République et en faveur des conservateurs. Nous serons les seuls, les uniques bénéficiaires. »

16 — 87. — Des discours tapageurs attirent l'attention sur Boulanger qui sans s'être révélé par des mérites techniques spéciaux ni par des écrits militaires, est appelé à la direction de l'infanterie au ministère de la guerre. Son passage n'y est signalé par aucune mesure. Mais il en profite pour intriguer et flatter les partis qui lui semblent devoir triompher.

16 — 88. — Boulanger dit à un rédacteur du *Figaro* : « Il entre dans mon plan de *perpétuer l'agitation*. »

18 — 88. — Emile Ollivier l'ancien ministre de l'empire, donne son adhésion au boulangisme.

Le même jour, de Maupas, un des auteurs du Deux Décembre, se met de la suite de Boulanger en disant : « Il n'y a aucune différence entre le mouvement qui porta le prince Louis à la présidence et ce que nous voyons aujourd'hui. *Pour moi le général Boulanger n'a jamais été républicain et au pouvoir il sera conservateur.* »

20 — 88. — Les étudiants de Paris dont la *Cocarde* prenait le silence pour une adhésion au boulangisme, protestent de leur mépris pour le César éhonté qui avait l'audace de compter sur leur appui. Ils reçoivent de leurs camarades de province une approbation unanime et l'assurance d'une entière solidarité.

25 — 88. — Des maisons de banque d'Angleterre dénoncent des propositions qui leur seront faites d'émettre à 80 francs des Bons Boulanger remboursables à 200 francs dans deux ans et rapportant 6 0/0 d'intérêt.

INTERVIEW

*Vous qui vous êtes mis dans l'âme
D'être élu par la nation,
Exposez nous votre programme,
O Boulange! — RÉVISION !*

*Ce mot obscur veut qu'on l'explique.
Quels sont vos moyens d'action ?
Pour réviser la République
Qu'offrez vous? — DISSOLUTION !*

*Nais développez, ô Boulangé;
Sans phrases de convention,
Votre avis, afin qu'on s'y range.
Développez! — RÉVISION !*

*Certe, on révisé toute chose
Demandant réparation.
Ençor faut-il qu'on se propose
Quelque but ... — DISSOLUTION !*

*Vous ne semblez guère explicite,
Boulange, et votre intention
Peut-être est d'égaler Tacite
En profondeur?.. — RÉVISION !*

*Vraiment, vos discours politiques
Ont besoin d'explication.
Avez-vous des projets pratiques ?
Un plan net?.. — DISSOLUTION !*

*Eh! quoi? vous dissoudrez la Chambre ?
Depuis votre démission,
O César à la barbe d'ambre,
Vous lui voulez ... — RÉVISION !*

*Sans doute les députés restent
Dans une lâche inaction
Et, vrais rois fainéants, détestent
Vos éclats... — DISSOLUTION !*

*Et pourtant Monseigneur d'Aumale
Dont vous craigniez l'obsession
Depuis longtemps a fait sa malle,
Depuis longtemps ... — RÉVISION !*

*Je comprends : vous étiez naguère
Général de division
Et, ma foi, vous cherchez la guerre
A tout prix... — DISSOLUTION !*

*Hélas ! adieu flottant panache,
Cheval noir, acclamation !
Vous prenez des airs de ganache,
Vous vous rouillez... — RÉVISION !*

*Las ! à peine sorti de l'ombre.
Vous retombez, dérision !
Dans la foule des gueux sans nombre,
Des tarés... — DISSOLUTION !*

*C'est dommage, mais vos paroles
Sont sujettes à caution
Et vous vous entourez de drôles
Qu'on voit d'un œil... — RÉVISION !*

*Il est difficile de dire
Au juste votre opinion.
Êtes-vous contre ou pour l'empire ?
Êtes-vous ?.. — DISSOLUTION !*

*Dans la Somme ou dans la Charente
On voit, selon l'occasion,
Votre couleur bien différente
Rouge, blanche... — RÉVISION !*

*Vous en possédez à la mode
De tous. Quelle profusion !
Mais rarement on s'accommode
De telles... — DISSOLUTION !*

*Rarement ce calcul funeste
Réussit. Désolation !
Vous changez si souvent de veste
Que je crains bien ... — RÉVISION !*

*Que je crains bien que la fortune
A la prochaine élection
Ne vous fasse en remporter une...
— SCROGNIGNIEU ! DISSOLUTION ! !*

MARC LEGRAND.

« Assemblée de valétudinaires », a dit Sa Nullité dans un de ses manifestes, pour désigner la Chambre. Ses amis y sont-ils compris ?
Ceux-là ne sont peut-être pas des valé... tudinaires ; ce sont des valets tout court.

Le Comité antiboulangiste des Etudiants a adressé à un grand nombre d'instituteurs la brochure : **La vérité sur M. Boulanger militaire** ; ses ressources ne lui ayant pas permis de l'envoyer à tous, nous en publions une analyse que M. Sarcey a bien voulu nous communiquer.

La Vérité sur M. Boulanger militaire

Je viens de lire une petite brochure qui porte ce titre, et qui adopte malignement pour épigraphe la fameuse lettre que le général Boulanger a adressée au duc d'Aumale en mai 1880 :

Monseigneur,

... C'est à vous que je dois ma nomination.

Je vous prie d'agréer l'expression de ma vive reconnaissance. Je serai toujours fier d'avoir servi sous un chef tel que vous, et béni serait le jour qui me rappellerait sous vos ordres !

Cette brochure contient la moelle, si je puis dire, des articles publiés sur *M. Boulanger militaire*, par Eugène Ténnot, l'auteur de *Paris et la Province en décembre 1851*. C'est un chef-d'œuvre. Jamais la vérité n'a parlé un langage plus précis et plus net ; à la légende qui se forme, elle se contente d'opposer les faits, rien que des faits, et des faits indéniables.

Vous savez que la moitié de la popularité dont jouit le général Boulanger repose sur cette opinion que c'est de tous nos chefs d'armée le seul qui puisse nous conduire à la victoire. — M. Boulanger est un grand capitaine ! s'écrie Rochefort tous les matins. — C'est le seul général, reprend M. Vergoin, aux mains de qui l'on puisse remettre le commandement suprême de l'armée française !

Et vous-même, ne vous est-il pas arrivé dix fois d'entendre dire dans votre entourage, quand la conversation vient à tomber sur le général : « Il n'y a que lui qui puisse nous assurer la paix ; c'est le seul homme dont Bismarck ait peur ? »

Car les choses en sont venues à ce point que pour beaucoup de braves gens qui ne voient pas, hélas ! plus loin que leur nez, le général Boulanger, c'est la paix ! Il est vrai que, pour d'autres qui croient la guerre inévitable et la désirent prochaine, le général Boulanger c'est la guerre. En sorte que les uns et les autres y trouvent leur compte. Aucun des deux partis ne se demande si le général Boulanger, ce ne serait pas la défaite.

Il a pour garants MM. Rochefort et Vergoin. Mais c'est

ici le cas de dire : « Qui me répondra des répondants ? » M. Boulanger, disent-ils, est un grand général. Qu'en peuvent-ils savoir ? Un grand général, c'est un homme qui a remporté des victoires, ou qui, dans la guerre, même malheureuse, a fait preuve de capacités hors ligne, qui s'est distingué de façon ou d'autre.

On n'est un grand poète, que si l'on a écrit de beaux poèmes ; un grand virtuose, que si l'on a ravi, sur son instrument de nombreux auditoires ; un grand médecin, que si l'on a guéri beaucoup de malades ; un grand avocat, que si l'on a gagné des causes importantes ; enfin on n'est grand dans un art, quel qu'il soit, qu'après avoir manifesté de façon ou d'autre la supériorité de son mérite dans l'art que l'on professe.

Si le général Boulanger est un grand général, c'est un grand général en chambre. Il est grand général comme le jeune Sosthène de Bilboquet était un grand violoniste :

— Joues-tu du violon comme Paganini ? lui demandait l'illustre saltimbanque.

— Peut-être, répondait l'autre ; je n'ai jamais essayé.

Il pourrait bien se faire que M. Boulanger sût conduire une armée ; il n'a jamais essayé. Ce n'est pas sa faute assurément ; il n'a jamais été mis à même. Mais enfin sur ce point délicat nous ne savons rien ; il n'en sait pas plus que nous, non plus que MM. Rochefort et Vergoin.

Pourquoi affirment-ils une chose qu'ils ignorent ? Que vaut une affirmation qui ne repose sur aucune espèce de preuve ? Pensent-ils donc que cette question de savoir si le général Boulanger est oui ou non un général capable soit de si peu d'importance qu'on puisse la résoudre ainsi à la volée et, comme disent les artistes, de chic ? Ces messieurs hésiteraient à se prononcer sur le mérite d'une actrice qu'ils n'auraient pas vue sur les planches : quand il s'agit de confier à un général la fortune de la patrie, ça ne vaut pas la peine d'y regarder de si près. Ils tranchent d'un mot péremptoire : « Le général Boulanger est un grand général. » Et allez donc ! voilà qui est dit ; il n'y a rien à répliquer.

Ce grand général a pourtant commencé par être un officier comme tant d'autres. Brave, cela va sans dire ; mais la bravoure, c'est la qualité courante, le pain quotidien des officiers français. Il était sorti dans un rang assez médiocre de l'Ecole de Saint-Cyr, en 1856 ; il s'était battu toutes les fois qu'il en avait trouvé l'occasion, et il avait fait son devoir, comme les camarades, sans que rien le signalât d'une façon plus particulière à ses chefs. C'était un officier qui n'avait

pas froid aux yeux, mais il avait passé capitaine sans que son nom eût percé encore.

La guerre de 1870 éclate :

Il a la malechance de n'être point employé au début de la guerre. Ce n'est pas sa faute assurément; il enrageait sans doute de n'être ni un des héros de Reichshoffen, ni un des glorieux vaincus de Gravelotte. Mais la vérité est qu'il gagna son grade de commandant sans avoir vu les Prussiens.

Après le désastre de Sedan, la République est proclamée. Des armées improvisées surgissent du sol; à la voix de Gambetta, « tout ce qui reste d'officiers à l'intérieur ou en Afrique, dit éloquemment la brochure, tout ce qui peut se soustraire à la captivité prussienne accourt et prend du service ». Quiconque est doué pour la guerre est en mesure de faire ses preuves. Des inconnus d'hier se révèlent capitaines de race : Chanzy, Jauréguiberry, Jaurès, Gougéard, sur la Loire; Faidherbe, Lecointe, Derroja, Dubessol, à l'armée du Nord; Denfert-Rochereau, à Belfort. Un simple capitaine, Cremer, livre le mémorable combat de Nuits; un chef d'escadron d'état-major de la veille, Billot, commande avec succès à la bataille de Beaune-la-Rolande.

La guerre est à peine terminée que surgit la formidable insurrection arabe et kabyle d'Algérie : Lallemand, Cérez, Saussier se couvrent de gloire en la domptant.

Et Boulanger?

Boulanger, ni vu ni connu. Il fait sans doute son devoir là où il a été appelé; mais pas une action d'éclat à son actif. Ah! il n'a pas de chance! Officier subalterne il était, officier subalterne il reste; d'autres trahissent, par quelque manœuvre hardie, par quelque coup d'héroïsme, le secret de leur supériorité future. Il garde celui de la sienne; vous pouvez feuilleter l'innombrable foule des livres qui ont conté en tous ses détails la campagne de 1870, vous n'y trouverez nulle part le nom du commandant Boulanger. Aucun des historiens de la guerre ne soupçonne son existence.

Il n'y a pas de reproche à lui faire; c'est un malheur. Mais il n'y a pas là non plus de quoi se vanter. Se vante-t-on d'un malheur?

La Commune éclate et le régiment de M. Boulanger, qui vient d'être promu colonel, fait partie de l'armée de Versailles. Dans la répression, il se distingue, et il est piquant de voir un homme qui a trempé ses mains dans le sang des fédérés célébré comme un grand général par M. Rochefort. On offrit, à la suite de cette lugubre victoire, la croix de commandeur au général de Galliffet et au colonel Bou-

langer. M. de Galliffet refusa une croix teinte de sang français ; le colonel Boulanger n'hésita point à l'accepter.

Et, depuis lors, rien de plus terne et de plus louche que la vie de M. Boulanger.

Colonel au 133^e de ligne, à Belley, il fait sa cour au duc d'Aumale, qui, en 1880, le fait nommer, en sa qualité d'officier bien pensant, général de brigade. Vous savez la lettre qu'il écrivit à ce propos.

Le vent tourne ; le général tourne avec lui. Il suivait jadis les processions, pour être remarqué et bien noté. Mais il n'a plus rien à espérer de la réaction vaincue : il passe à la République et fait des avances aux partis extrêmes de la Gauche.

N'allez pourtant pas croire que cela le gêne en rien pour reprendre sa posture première. Les Républicains inquiets de ses allures césariennes, l'avertissent puis le repoussent. Il rentrera dans le giron de la Droite qui lui ouvre complaisamment son sein.

Et, dès lors, c'est pitié de voir un général français se jeter à corps perdu dans l'intrigue, faire sonner en son honneur toutes les trompettes de la publicité et se créer, à l'aide de moyens charlatanesques, une popularité factice.

La brochure le suit pas à pas dans toutes les phases de sa nouvelle existence. Elle réduit à néant ses vantardises ; elle montre que, dans son passage au ministère, le peu de bien qui s'est fait avait été préparé par d'autres et que ce qu'il a fait lui-même n'a été qu'œuvre de brouillon qui désorganise tout ce qu'il touche.

Je voudrais que tout bon citoyen lût et répandît dans son entourage ce court et substantiel pamphlet. La nation finirait par être persuadée de la vérité de cette conclusion où l'auteur arrive et qu'il imprime en lettres capitales :

« Tout ce qu'il y a d'officiers instruits, compétents, pénétrés des principes de l'organisation moderne, est édifié sur l'insuffisance radicale de l'homme dont les caprices de la politique ont fait un instant le chef de l'armée française ».

FRANCISQUE SARCEY.

M. Boulanger ne se contente pas de la réclame que lui font ses camelots et les publicistes à ses gages. On sait comment le mariage de sa fille lui a servi de prétexte à battre la grosse caisse.

Les jeunes mariés, s'inspirant des bons exemples paternels, ont mis à profit leur voyage de noces à Arras.

N'osant pas se faire distributeurs de cocardes, portraits ou chansons boulangistes, ils ont fait imprimer sur leurs bagages, en caractères d'affiches, de gigantesques inscriptions : Général Boulanger.

Les hommes sandwich sont laissés bien loin en arrière par la malle et le gendre-sandwich.

Mai.

1	M	s. Ph. s. Jacq.	
2	J	s. Athanase	
3	V	Inv. s ^e Croix	
4	S	s ^e Antoinette	
5	D	C. s. August.	
6	L	s. Jean P.-L.	
7	M	s. Stanislas	
8	M	s. Désiré	PQ
9	J	s. Grégoire	
10	V	s. Antony	
11	S	s. Florent	
12	D	s ^e Flavie	
13	L	s. Servais	
14	M	s. Pont	
15	M	s. Isidore	PL
16	J	s. Honoré	
16	V	s. Restitut	
18	S	s ^e Juliette	
19	D	s. Gaston v. j.	
20	L	s. Bernardin	
21	M	s. Victor	DQ
22	M	s ^e Julie	
23	J	s. Didier	
24	V	s ^e Mathilde	
25	S	s. Urbain	
26	D	s. Brix	
27	L	Rogations	
28	M	s. Émile	
29	M	s. Maximin	NL
30	J	ASCENSION	
31	V	s ^e Pétronille	

8 — 1888. — « Monseigneur, c'est vous qui m'avez proposé pour général, *c'est à vous que je dois ma nomination*. Je serai toujours fier d'avoir servi sous un chef tel que vous *et béni serait le jour qui me rappellerait sous vos ordres*. » (Troisième lettre au duc d'Aumale et qui a été niée aussi impudemment que les deux autres).

8 — 1888. — Boulanger assiste au dîner offert en son honneur par Robert Mitchell et auquel n'assistaient que des bonapartistes.

Seize-Mai 1877. — Loin de protester contre le Seize-Mai, le colonel Boulanger met en prison les soldats qui ne disent pas « Monseigneur » en parlant du duc d'Aumale et fait révoquer le procureur de la République pour ses opinions républicaines.

17 — 1888. — M. Boulanger qui n'a pour toute fortune que les 40.000 francs de sa retraite, loue rue Dumont-d'Urville un hôtel dont le prix de location est de 42.000 francs. Rappelons que le soldat pauvre de Rochefort a aussi un landau, plusieurs chevaux et donne 100.000 francs de dot à sa fille. D'où vient l'argent ???

20 — 1887. — Boulanger inéligible en sa qualité d'officier en activité, pose sa candidature à l'élection législative du 22 mai, à Paris, voulant par ce commencement de plébiscite obliger le président de la République à le faire entrer dans une combinaison ministérielle.

21. — 1888. — Dans le « Nouvelliste de Rouen » Laguerre approuve un coup d'Etat : « Si Boulanger arrive au pouvoir et que le Sénat résiste, je ne serai pas ennemi d'un coup de force dirigé par les élus du suffrage universel contre les élus du suffrage restreint ».

Juin.

1	S	s. Pamphile	
2	D	s. Pothin	
3	L	s ^e Clotilde	
4	M	s ^e Emma	
5	M	s ^e Florence	
6	J	Oct. Asc.	PQ
7	V	s. Havenne	
8	S	s. Médard v. j.	
9	D	PENTECOTE	
10	L	s. Maurin	
11	M	s. Barnabé	
12	M	IV Temps	
13	J	s. Ant. de P.	PL
14	V	s. Rufin	
15	S	s. Abraham	
16	D	TRINITÉ	
17	L	s. Manuel	
18	M	s ^e Marine	
19	M	s. Gerv. s. Pr.	
20	J	FÊTE-DIEU	DQ
21	V	s ^e Alice	
22	S	s. Alban	
23	D	s. Félix	
24	L	Nativ. s. J. B.	
25	M	s. Prosper	
26	M	s. David	
27	J	Oct. F.-Dieu	
28	V	s. Irénée	NL
29	S	s. Pierre s. P.	
30	D	s. Martial	

Été 20 Juin

1 — 1888. — Boulanger continue à se faire plébisciter en présentant Déroulède dans la Charente : « Voter pour Déroulède, c'est voter pour moi ».

3 — 1888. — « Les francs-maçons de Paris et de la banlieue considérant que la franc-maçonnerie, ne peut sans manquer à ses traditions démocratiques rester indifférente devant l'agitation césarienne tentée sur le nom d'un homme, jette le cri d'alarme, et appelle tous les maçons de France pour défendre la liberté ».

6 — 1888. — « Le Boulangisme, c'est la dictature, et c'est pour cela que je suis boulangiste ». (Dugué de la Fauconnerie, député bonapartiste).

10 — 1888. — Turpin, inventeur de la mélinite détruit la légende boulangiste qui veut que Boulanger ait adopté la mélinite : « C'est avec le général Campenon que j'ai signé, en 1885. Je n'ai jamais pu obtenir une audience de Boulanger ; un jour, je crus qu'il allait me recevoir, mais une actrice vint, et il la fit entrer en me disant de passer aux poudres ».

24 — 1871. — Boulanger, le protégé de Rochefort, ramasse dans le sang français, après la lugubre semaine de mai, la croix de commandeur, croix que refusa le général de Galliffet.

25 — 1886. — Le général Saussier, républicain éprouvé qui gêne Boulanger (alors ministre) dans l'exécution de ses projets césariens, reçoit une lettre de blâme pour avoir protesté contre les attaques dirigées par les réactionnaires contre des officiers de son état-major.

Juin 1888. — M. Bruguier « écœuré des alliances interlopes de M. Boulanger », quitte le comité de la rue de Sèze.

EXTRAITS

Du Discours du général Boulanger à la Chambre

le 4 Juin 1888

AIR CONNU

Faut-il avoir un Président ?
Comment résoudre cette affaire ?
Les uns disent : c'est nécessaire ;
Et les autres : c'est encombrant.
Dans ce débat contradictoire,
Où tout encor reste pendant,
La Géographie et l'Histoire } *bis*
Vont nous parler du Président !

Les Etats-Unis d'Amérique
Sont présidés par Cleveland ;
Mais la République Helvétique
Se passe bien d'un Président.
La République Athénienne
Trouvait cet honneur dangereux ;
Mais la République romaine } *bis*
Au lieu d'un seul, en avait deux.

De Saint-Marin la République
Ne croit pas qu'il soit imprudent
Pour un état démocratique
De posséder un président ;
Mais, dans le fond du Val d'Andorre
Est un état indépendant
Dont le gouvernement s'honore } *bis*
De fonctionner sans Président.

Faut il avoir un Président ?
Notre pays est assez bête
Pour s'figurer qu'un corps sans tête
Ne serait pas un corps vivant.
Pourra-t-il se passer si vite
De ce soliveau menaçant.
Ou faudra-t-il qu'un plébiscite } *bis*
Lui donne un nouveau Président ?

Faut-il avoir un Président ?
Nous avons en cette rencontre
Plaidé le pour, plaidé le contre :
Et tout encor reste pendant.
Mais le fond de **ma** politique
C'est qu'il vaut mieux, en attendant,
Un Président sans République } *bis*
Qu'un République sans Président !

C'EST BOULANGER

AIR : C'est la Terre

L'auteur de « Béni soit le jour »
C'est Boulange.
Qui s'inspir d'Escobar chaque jour ?
C'est Boulange.
Qui qu'à l'obélisque dit bonjour ?
C'est Boulange.
Choisit Charenton pour séjour ?
C'est Boulange.

Qui qu'Laguerr' suit comme un canich' ?
C'est Boulange.
Quoiqu' sans l' sol, est pourtant très rich' ?
C'est Boulange.
A la frouss' de v'nir sur l'Boul' Mich ?
C'est Boulange.
Est plus réclam' qu'un homm'-sandwich ?
C'est Boulange.

Qui qu' subvention' Madam' Mackay ?
C'est Boulange.
Qui s'flanqu' des boss' avec Naquet ?
C'est Boulange.
Qui nous étourdit a'son caquet ?
C'est Boulange.
A qui qu' nous flanqu'rons son paquet ?
A Boulange.

Qui des trahisons sait le prix ?
C'est Boulange.
D'la vérité toujours épris !
C'est Boulange.
Le César qu'acclame Susini ?
C'est Boulange.
Qui ses lett' sans l' moind' souci ni' ?
C'est Boulange.

Le fourb' qu' démasqua l'Etudiant ?
C'est Boulange.
Qui sait tout, en rien n'étudiant ?
C'est Boulange.
Roch'fort-Cassagnac va mariant ?
C'est Boulange.
Jamais d'opinion ne variant ?
C'est Boulange.

Qui porte œillets mêlés de lys ?
C'est Boulange.
A qui l'Quartier flanq' la jauniss' ?
A Boulange.
Qui n'craint pas que la bou' l' s'aliss' ?
C'est Boulange.
Au fond, l'seul qui soit boulangiss' !
C'est Boulange.

A. PERREAU.

LE CANDIDAT PERPÉTUEL

On connaît l'homme. Avec les talents de Mangin, il a rêvé de remplir le rôle de Bonaparte. Il a de moins que l'un Arcole et Rivoli, mais comme l'autre un équipage tapageur et deux chevaux, un casque empanaché, un Vert-de-gris jouant l'air de la palinodie sur l'orgue de barbarie de *l'Intransigeant*. Souple comme Gugusse de l'Hippodrome, il saute comme un paillasse, retombe comme un crapaud, rebondit comme une balle, rampe, s'insinue, change de couleur comme le caméléon, selon les milieux. Une phrase magique lui a tenu lieu du mérite, des services auxquels d'autres doivent leur avancement :

« Béni soit le jour, écrit-il, Monseigneur d'Autun, où le simple commandant qui a celui de vous adresser la présente, pourra, comme colonel, mettre au service de l'Eglise et du Pape, la faible autorité que votre faveur aura daigné lui faire obtenir »..... Le voilà colonel.

« Béni soit le jour, Monseigneur le duc d'Aumale, où votre très humble, très respectueux et très indigne serviteur »..... Chacun sait par cœur le reste de la lettre. Le prince, tout en reconnaissant que son protégé est incapable de commander autre chose qu'un régiment, s'empresse cependant de lui octroyer la brigade à la tête de laquelle il doit faire si triste figure.

« Béni soit le jour, Monsieur Jules Ferry, où le modeste général de brigade pourra faire servir au triomphe de la libre-pensée, de l'ordre dans la démocratie, les pouvoirs plus élevés qu'il sollicite de vous et ose espérer que vous daignerez lui conférer »..... Le citoyen Ferry flatté, quoique vosgien et démocrate, du tour ingénieux avec lequel notre brav' général sait exprimer son dévouement plus que respectueux pour sa personne, le bombarde général de division.

Béni soit le jour, Monsieur Clémenceau, où le radicalisme triomphant enfin, etc... Béni soit le jour, Messieurs de l'Intransigeance, de l'Anarchisme, du Bonapartisme Victorien ou Jérômiste, du Légitimisme blanc d'Eu ou blanc d'Espagne, etc., et cœtera, encore quatre pages d'et cœtera. Nommé commandant, colonel, général de brigade, de division, ministre de la guerre, à la vapeur, en passant, à défaut d'ennemis, sur le corps de ses collègues mieux notés, plus capables et plus anciens, le brav' général ne met plus de bornes à son ambition.

« Béni soit le jour, dit-il, peuple de croquants et d'enfants imbéciles, où vous aurez l'honneur, immérité du reste, d'avoir à votre tête, pour vous faire marcher droit, l'incomparable, l'illustre, etc. »... Il est élu dans le Nord et dans la Dordogne.

Le Nord prêté par le grand homme à la Dordogne, parce que « ses habitants sont plus intelligents, plus patriotes », plus tout et autre chose encore que ceux de la Dordogne, exulte, mais ce n'est

pas pour longtemps. Le brave député, fâché d'avoir été sifflé à Lille outrageusement, d'avoir reçu, avenue de la Gare, dans sa belle barbe blonde et sur sa face illuminée par de si beaux yeux bleus, des œufs pondus depuis trop longtemps et des fromages fabriqués trop récemment, reconnaît que les habitants du Nord ne valent pas mieux que ceux de la Dordogne, et profite de la première occasion qui lui est fournie, de leur tirer sa révérence.

Il est décidé à se faire élire successivement, à mesure des vacances, dans tous les départements de la France, puis, après avoir pris l'avis de ses amis, le prince Victor et le marquis de Rochefort, le corse Susini et le breton Le Hérissé, l'athée Michelin et le mystique de Cassagnac, le trop sensible Vergoin et le misogame Naquet, l'anarchiste Chambernons et le légitimiste Conservémus, il choisira dans le tas son département, comme un bon maquignon choisit au marché la bête qui est le plus à sa main et qui a le trot le moins dur, la plus douce, la moins têtue. Et puis après ?

— Après ? L'élu de la France entière dira à ses amis dont les opinions bigarrées feraient paraître trop unis les tons de l'habit d'Arlequin :

« La maison est à moi....
C'est à vous d'en sortir, vous qui parlez en maîtres. »

La France n'est ni républicaine, ni orléaniste, ni bonapartiste ; elle est boulangiste, etc. »... Pour le reste du discours, lire les proclamations de Bonaparte avant Brumaire et du *Sédantaire* après le Deux-Décembre. Un petit massacre s'ensuivrait, toujours nécessaire pour consolider une nouvelle dynastie. Boulange I^{er} voulant commencer son règne sous d'heureux auspices, désireux d'imiter la clémence d'Auguste, de joindre au plaisir de vaincre celui de pardonner, arrêterait l'effusion du sang, dès qu'il aurait châtié cent ou deux cent mille des plus factieux et assurerait aux survivants des rentes viagères garanties par l'Etat, sous le ciel enchanté de la Guyane, de la Nouvelle Calédonie ou du Diégo-Suarez. On serait obligé de cotiser aussi mais bien à regret ce brave et naïf Déroulède, égaré dans la bande des souteneurs du nouveau César et trop poète pour entendre jamais rien à la politique.

Quant aux autres, on en ferait des ministres de Sa Majesté, de hauts dignitaires de la nouvelle Cour. La politesse exquise de M. Cassagnac le désignerait naturellement pour les fonctions de maître des cérémonies, M. Michelin serait garde des sceaux, Laisant ministre de la guerre, Rochefort préfet de police et censeur de la presse, etc.

Quelques naïfs objecteront peut-être que les puissances coalisées pour le maintien de la paix, qui grillent d'envie de nous faire la guerre, précisément pour mieux assurer cette paix chérie, profiteront sans doute de nos discordes pour nous envahir par toutes nos frontières. Eh bien quand cela serait ; aucun bien ne s'achète sans sa-

crifice. Nos ennemis, si nous nous divisons, nous envahiront, c'est certain. Ils nous battront en profitant de nos troubles civils, si nous leur résistons, c'est encore plus certain. Mais nous ne leur résisterons pas. Que veulent-ils ? De l'argent. C'est qu'ils en manquent probablement, tandis que nous roulons littéralement sur l'or, chacun sait ça. Nous les renverrons dans leur pays, gavés des milliards dont nous ne savons que faire, pourvu qu'en retour ils reconnaissent comme souverain légitime de notre trop fortuné pays, le désir de nos cœurs, Boulange 1^{er}. Ils nous prendront peut-être aussi ce qui reste de la Lorraine, la Champagne, la Franche-Comté, part de l'Allemagne ; la Provence, la Savoie, le Dauphiné, part de l'Italie ; et de certains Français à courte vue pourront être tentés de s'en désoler au lieu de s'en réjouir. Qui ne voit qu'en nous débarrassant de ces pays infectés de l'opinion républicaine et réfractaires au boulangisme, les étrangers assureront notre tranquillité intérieure en même temps que nous aurons, par ces sacrifices faciles, assuré la paix extérieure.

Mais il est pénible de plaisanter, quand le cœur frémit d'indignation et se soulève de dégoût, quand on voudrait au lieu d'une plume, avoir en main un fouet, en cingler les flancs du pitre qui, chaque jour, va mendier sur les places publiques, dans un landau qu'il n'a point payé, les applaudissements de ses fidèles, imbéciles, souteneurs et traîtres de tous les partis.

Citoyens vous allez dans quelques mois manifester votre opinion. Vous déciderez si la France doit rester encore longtemps un objet de dérision pour les peuples qui la détestent, de pitié pour les autres, si l'ambition d'un seul homme doit continuer à ruiner la discipline dans l'armée, à arrêter les affaires, à semer la division, à compromettre la défense nationale quand un ennemi préparé de longue date, bien discipliné, entraîné, renseigné par une légion d'espions n'attend que le moment favorable pour fondre sur nous, quand toute notre attention devrait être fixée sur les Vosges et sur les Alpes, quand notre unique ambition devrait être de nous préparer à combattre l'ennemi avec avantages, sous les ordres de généraux honnêtes et éprouvés, les Saussier, les Négrier, les Billot, les Davoust, les Miribel et tant d'autres.

L'élection de Boulanger, c'est l'affaiblissement de la discipline dans l'armée, l'ère des *pronunciamentos* s'ouvrant en France comme en Espagne, les troubles dans la rue, l'aggravation de la crise qui sévit sur l'agriculture, le commerce, l'industrie, les entreprises de tous genres. Puissiez-vous, sans exception de parti et d'opinion, consultant seulement l'intérêt supérieur de la Patrie, faire cesser, en la décourageant pour toujours, l'influence néfaste d'un candidat aussi mauvais citoyen aujourd'hui qu'il a été mauvais soldat autrefois.

ANDRÉ MARVEIL

LA CHANSON DE L'ÉGOUT

*Sous le trottoir que la foule
De mille pieds souille et foule,
L'Égout, été comme hiver,
L'Égout à l'odeur puante
Ouvre sa bouche béante
Et montre ses dents de fer.*

*Assoiffé comme un ivrogne,
Il engouffre sans vergogne
L'eau fétide des ruisseaux
Où toute immondice vile
Des quatre coins de la ville
Lui dévale par monceaux.*

*Tout ce que l'homme méprise,
En un jour salit ou brise,
La fange sur les pavés,
Les épiluchures des halles,
Les tessons, mêlés aux pâles
Carcasses des chiens crevés,*

*Les vieux os de côtelettes,
Les bouquets de violettes
Offerts par des oubliés,
Et, dans l'ombre, pêle-mêle,
Sans empeigne ou sans semelle,
Le tas noir des vieux souliers,*

*Le rebut même des hottes,
Les fards rancis des cocottes,
Le crachat jaune de fiel,
Le chiffon, drapeau naguère
Les articles de Laguerre
Et les cuvettes d'hôtel,*

*Tout le mal, toute la honte
Dont le flot écume et monte,
Le sang du meurtre caché,
Le poison dans les tisanes,
La sueur des courtisanes
Et le vin du débauché,*

*Des maisons et de la rue
Tout cela coule et se rue.
Et, comme un homme en prison,
L'Égout gargouille sous terre
Et de son gosier de pierre
Chante une longue chanson...*

*J'ai dit à l'Égout farouche :
« Que chante ta sombre bouche
« Que rien ne peut engorger ? »
L'Égout, de sa bouche noire,
M'a dit : « Je chante la gloire
« Du général Boulanger. »*

MARC LEGRAND.

Les bons mots de Boulange :

« Il faut avouer, soupire-t-il, que ce serait une rude déveine déchoier dans la Somme, après celle que j'y aurai dépensée ! »

* * *

Boulange suppute ses chances dans la Charente-Inférieure.

« J'aurai pour moi, dit-il Saintes et St-Jean, en souvenir des processions de Belley. — A Marennes, il y a toute une population à laquelle je suis très sympathique. — Enfin je puis compter sur Rochefort, son nom oblige ! »

* * *

Le lâchage de la *Lanterne* a rendu les boulangistes absolument furieux. Ils s'en vengent en disant pis que pendre de Mayer.

« Nous ne le regrettons guère, déclarait un membre du comité de la rue de Sèze. Un homme qui ne savait qu'inventer des blagues !

— Des blagues ? fait un interlocuteur. Vous prenez la *Lanterne* pour une vessie ! »

Juillet.

1	L	se Eléonore	
2	M	Visit. de N.-D.	
3	M	s. Anatole	
4	J	se Berthe	
5	V	se Zoé, m.	
6	S	se Lucie	PQ
7	D	se Adelphe	
8	L	se Virginie	
9	M	s. Cyrille	
10	M	se Félicité	
11	J	Tr. s. Benoît	
12	V	s. Frédéric	PL
13	S	s. Eugène	
14	D	FÊTE NATIONALE	
15	L	s. Henri	
16	M	se Estelle	
17	M	s. Alexis	
18	J	s. Camille	
19	V	s. Vinc. de P.	DQ
20	S	se Marguerite	
21	D	s. Victor	
22	L	se Madeleine	
23	M	s. Apollinaire	
24	M	se Christ. j. c.	
25	J	s. Christophe	
26	V	se Anne	
27	S	se Nathalie	
28	D	s. Samson	NL
29	L	se Marthe	
30	M	s. Ignace	
31	M	s. Germ. l'Au.	

8 — 87. — Départ pour Clermont-Ferrand. Manifestation scandaleuse de la gare de Lyon. Le bonapartiste Robert Mitchell dit de cette mascarade : « Il y avait là tous ceux qui veulent sortir de l'infect marais... » (Traduire : La République).

43 — 86. — « Monsieur le duc d'Aumale n'a été pour rien dans ma nomination. » Boulanger, à la Chambre) et il l'appelle « insolent ». Les mensonges ne coûtent rien à M. Boulanger.

44 — 86. — Boulanger est nommé grand'croix, pour avoir parodé à la revue de Longchamps.

46 — 86. — Tandis que le procès-verbal du duel Boulanger-Larcinty indique que le pistolet de Boulanger a raté, celui-ci fait dire dans ses feuilles, et même afficher au Cercle Militaire, qu'il a tiré en l'air. De même le 42 juillet 88, la *Cocarde* publie un récit mensonger du duel Floquet-Boulanger, tout à l'honneur de ce dernier, bien entendu.

48 — 87. — Boulanger viole la discipline en faisant publier ses lettres par les journaux.

20 — 88. — La *Lanterne* abandonne Boulanger en ces termes : « La démission du député du Nord est le commencement d'une campagne plébiscitaire. Le plébiscite personnel est une pratique césarienne que, républicains, nous refusons d'admettre. »

25 — 88. — Le prince Victor approuve la campagne plébiscitaire de Boulanger.

25 — 78. — Ste-Anthelme, fête de Belley. Boulanger suit la procession en uniforme, et prête aux églises la musique militaire.

28 — 88. — Naquet se félicite dans la *Presse* du concours des bonapartistes.

30 — 78. — A Belley, Boulanger préside la distribution des prix du séminaire.

Août.

1	J	se Espérance	
2	V	s. Alphonse	
3	S	s. Etienne	
4	D	s. Domin.	PQ
5	L	s. Abel	
6	M	Transf. N.-S.	
7	M	s. Albert	
8	J	s. Léonide	
9	V	s. Arthur	
10	S	s. Laurent	
11	D	se Suzanne	PL
12	L	se Claire	
13	M	s. Hippolyte	
14	M	s. Eusèbe v. j.	
15	J	ASSOMPTION	
16	V	s. Roch	
17	S	s. Mammès	
18	D	se Hélène	DQ
19	L	s. Louis, év.	
20	M	s. Bernard	
21	M	se Jeanne	
22	J	s. Maur	
23	V	s. Sidoine	
24	S	s. Barthélemy	
25	D	s. Louis, r.	
26	L	se Ros. f. j. c.	NL
27	M	s. Césaire	
28	M	s. Augustin	
29	J	Déc. s. J. B.	
30	V	s. Fiacre	
31	S	s. Raymond	

4 — 86. — Publication des lettres au duc d'Aumale. Pour la deuxième fois M. Boulanger ment; il les nie : « Béni soit le jour n'est pas de mon style », dit-il à un de ses interlocuteurs. — Le 2, il est obligé de s'en reconnaître l'auteur, après publication des fac-simile.

5 — 88. — « Puisque Boulanger est la mort de la République, soyons boulangistes. » (Cunéo d'Ornano.)

41 — 88. — Boulanger donne une preuve de ses connaissances historiques en parlant de la bataille de Douai (en 74) dans sa proclamation aux habitants de la Somme.

44 — 88. — « Je ne ferai jamais de persécution religieuse; ce serait agir contre mes intérêts. » (Boulanger au journal *la Croix*.)

45 — 88. — Boulanger célèbre cette date bonapartiste par un banquet à Amiens.

47 — 88. — A Moreuil, le baron de Septenville, qui fait la campagne boulangiste, est arrêté pour tentative d'embaufrage de soldats.

48 — 88. — « Tout bonapartiste qui ne vote pas pour Boulanger commet un crime. » (Dugué de la Fauconnerie.)

49 — 86. — Boulange nie le soir une note qu'il a dictée aux reporters le matin.

20 — 88. — « Après la triple élection, la République est morte. » (Cassagnac.)

24 — 88. — Le général Faidherbe, le glorieux vainqueur de Bapaume, à qui on demande son avis sur la mise à la retraite de Boulanger, dit : « La première République faisait fusiller les généraux qui osaient se révolter contre le pouvoir civil. Elle avait raison. » (Voir la déclaration complète à la 4re page de l'Almanach antiboulangiste.)

ARLEQUIN

« Monseigneur, disait-il, parlant au duc d'Aumale,
Monseigneur, mon épée est fidèle et loyale,
Comptez sur moi.

Le pays saturé crève de politique ;
Nous en avons assez de cette république.
Vive le Roi !

« Le peuple fatigué demande qu'on apprête
Un bon trône moelleux pour reposer sa tête ;
Vive le Roi !

Et, si des avocats la tourbe tracassière
Avait le mauvais goût de se mettre en colère,
Comptez sur moi ».

« Monseigneur, disait-il à son évêque, à table,
Monseigneur, le pays serait invulnérable
Avec la foi.

Pour moi, ce qui me brouille avec la république,
C'est qu'elle est à mon gré mauvaise catholique.
Je voudrais, moi,

« Que l'on pût marier la crosse avec l'épée,
Et que la mienne, d'eau bénite bien trempée,
Devint l'effroi

De l'impie, et traçât sur le sol de la France
Ces deux mots, ma devise et ma douce espérance,
Mon Dieu, mon Roi ! »

La tempête passa. Le vote populaire,
Calme et sûr, balaya sans haine et sans colère
Les sinistres fauteurs de restauration.
Alors on entendit une acclamation
Pacifique monter forte, sereine, immense
Des sillons, des hameaux, des villes de la France
Vers le vaillant tribun, vers le chef au grand cœur
Par qui le Droit sortait de la lutte vainqueur,
Qui par deux fois déjà dans son âme de flamme
De la Patrie avait concentré la grande âme.

Et le fin colonel, illuminé soudain,
Vit qu'il s'était trompé de saint et de cantique,
Et cria, retournant son âme et son refrain,
Du fond de ses poumons : « Vive la République ! »

Il passa général. — « Mon ami, disait-il,
Parlant à Gambetta, si jamais ce péril
Nous menaçait encore,

Et si les factieux levaient le drapeau blanc
Ou bien la loque rouge, on verserait son sang
Autour du tricolore.

« Ma Bible, c'est la Loi.
Mon épée est à vous ; elle est bonne et loyale.
Surtout méfiez-vous, ami, du duc d'Aumale.
Enfin, comptez sur moi. »

Hélas ! la mort frappa celui qui devait vivre,
Et dans ce jour on vit, inoubliable deuil,
Un peuple tout entier, inconsolable, suivre,
Les yeux baignés de pleurs, ce rayonnant cercueil.

Mais le ciel ne reste pas vide ;
Après Marat Napoléon.
Chaque étoile passe rapide.
Périclès mort, vive Cléon !

« D'où vient le vent ? — C'est bien que j'y tourne ma voile.
Vive Cléon ! je vois à présent mon étoile.
Gambetta baissait fort. Ces avocats d'hier
Ne sont pas ce qu'il faut à ce peuple si fier.
Leur prudence n'était que de la couardise.
La France n'aime pas la politique grise.
Pensaient-ils à l'Alsace ? Ils en parlaient si peu !
Parlons-en et battons le tambour sur la place.
Nous mettrons Déroulède au besoin dans le jeu,
C'est un naïf. Vive l'Alsace !

« Qui disait que l'armée était prête ? Il est temps
Que l'on se mette à l'œuvre. En ces derniers vingt ans
Qu'a-t-on fait ? Par bonheur, je suis là. Qu'on s'éveille !
Tenez : déjà Berlin émû prête l'oreille.
L'Europe se recueille et compte ses soldats,
Et des canons qu'on traîne on entend le fracas.
Mais la France à présent n'en est plus alarmée.
Rien n'était fait hier : aujourd'hui tout danger
Trouvera toute prête une solide armée.
Je suis là. Vive Boulanger !

« Cléon fait la grimace ?
Il me boude, il menace !
Le pauvre homme a bien tort.
Je lui ferai voir comme,
Quand on est honnête homme,
On n'est pas le plus fort

« Toujours d'un beau panache
Le peuple s'amourache.
S'il me faut du renfort
Pour rester dans la place,
Au besoin je remplace
Cléon par Rochefort.

« La foule, bonne fille,
Court, crie et s'égosille
Pour un sabre qui luit.
Battez la grosse caisse,
Car c'est une drôlesse
Qui raffole du bruit.

« Déjà voici Basile
Qui chez moi se faufile.
Ratapoil est pour moi !
Ne rebutons personne,
Toute recrue est bonne,
Le nombre fait la loi.

« Laguerre me conseille.
Le barde de Marseille
Pour moi se porte fort.
J'ai ma droite et ma gauche,
Et je mets dans ma poche
Maupas et Rochefort.

« Mariez vos croyances,
Videz vos consciences
Avant d'entrer chez moi.
Jetez écrits, paroles,
Serments et fariboles,
Professions de foi.

« Rompez, brisez la chaîne.
Que le passé qui gêne
Soit un passé bien mort.
Chacun dans mon église
Entrera sans chemise
Ainsi que Rochefort.

« O spectacle admirable !
A l'entour de ma table
Le ravissant bouquet !
J'ai mis, habile espiègle,
Le lys, le coq et l'aigle
Dans le même bonnet.

« Basile tend son verre
Au candide Laguerre
Et fredonne un couplet.
Ollivier en liesse
Avec amour caresse
La bosse de Naquet.

« La clameur de la rue
Dit que la France émue
Nous regarde manger.
Gagné par notre ivresse
Le bon peuple ne cesse
D'acclamer Boulanger. »

ALBERT DE LA FORGE.

Les commandements du boulangisme.

Boulangier seul adoreras
Et aimeras éperdûment.
La Boulang' seule accepteras
Pour légitim' gouvernement.
Viv' Boulanger tu g...leras
Pour quarant' sous quotidiennement.
A son landau, tu t'atell'ras
Et pour le moins, une fois l'an.
Tes adversair's assommeras
Pour les convertir plus sur'ment.
La bonne foi t'imiteras
De la *Presse* et d' *l'Intransigeant*.
Soldat discipliné tu s'ras
Comme Boulanger et Driant.
Pour Marseillaise tu prendras
La R'vue et les *Pioupious* mêm'ment.
Républicain point ne seras
De fait ni de consentement,
Mais, républicain tu t'diras
Pour fich' les républicains d'dans.

A. P.

LES CIRCULAIRES DE M. BOULANGER

M. Boulanger renonce, nous affirme le bien renseigné Chincholle, le célèbre reporter du *Figaro*, au lancement du grand manifeste qu'on nous avait promis pour la rentrée des Chambres.

Ce n'est pas uniquement pour accentuer sa ressemblance avec certains mollusques que Boulange a prudemment résolu d'imiter leur silence. Le grand orateur qui s'est révélé à la Chambre et dans les différents départements où il a été battre la grosse caisse au profit de celle de la rue de Sèze, avait des raisons d'ordre plus pratique pour dédaigner un nouveau triomphe. Il a préféré élucubrer avec ses trois secrétaires — le chiffre est celui de l'agence officielle Chincholle — un certain nombre de circulaires dont le contenu varierait avec la profession du destinataire, et directement adressées aux intéressés.

Cette décision de l'*Homme-Sandwich* à peine connue, nous nous sommes rendu — à l'instar de Chincholle — rue Dumont-d'Urville où M. Boulanger, avec sa bienveillance ordinaire pour les étudiants, nous a communiqué quelques-unes de ces circulaires. Citons au hasard.

Circulaire aux camelots :

« Soldats, nous avons vaincu ensemble dans le Nord, la Somme, la Charente-Inférieure. Votre général est content de vous. Grâce à vos coups de g...le et de poing, trois fois nous avons triomphé. Ce n'est pas encore assez. Allez, couvrez la France de vos bataillons disciplinés, (je m'y connais, en discipline), toujours propres, toujours honnêtes, toujours sobres ; chantant mon répertoire et répandant mon portrait, mes journaux, ma cocarde. Pensez aux bénéfiques qui vous attendent, car vous ne serez pas oubliés dans le partage du butin.

« Songez enfin que vous ne travaillez pas seulement pour moi et pour vous. Nous sommes unis pour faire triompher une grande idée : le camelotage. — Grâce à vous, le succès est sûr.

Vive moi !

Vivent mes camelots !

Aux petites dames.

Ma petite chatte, merci de ton dernier *cadeau* ; malheureusement je ne puis aller te porter mes remerciements. Tes amies ont répondu en si grand nombre à mon appel, vous avez vidé si généreusement entre mes mains vos bourses et celles de vos amis, que, malgré ma réputation bien justifiée de rude lapin, je suis obligé de t'en poser un. Mais ne te désole pas ; j'espère bientôt pouvoir te prouver ma reconnaissance. Console-toi en pensant que tes subventions m'ont permis de payer une partie de mon hôtel et de mon landau ; que, grâce à ton amour, j'ai pu promener un peu partout la tête et la teinture que tu aimes tant. Surtout n'oublie pas de m'expédier tes économies au fur et à mesure et n'attends pas que tes grands bas soient pleins pour les vider dans mon tiroir.

Mille caresses de ton petit homme.

A ceux que je n'aime qu'à la maître d'hôtel.

« Mon très cher frère, ma triple élection a dû vous combler de joie, mon

succès prouve que l'on commence à rendre justice à votre estimable corporation. Ce mouvement de protestation ira s'accroissant constamment je puis compter sur vous, comme vous sur moi. »

Ma lecture terminée, je pris congé de Boulange et je pensais à la fameuse ballade :

Venez à moi, claquepatins
Loqueteux, joueurs de musettes,
Clampins, loupeurs, voyous, catins
Dos, marmousets et marmousettes
Tas de baise-cul-les-housettes,
Mangins, pitres porte-grelots,
Je suis du pays où vous êtes :
Boulange est roi des camelots.

RÉAU

BOULANGE ET LE TZAR

*Pardon, peut-on me recevoir
Dit Boulange au tzar Alexandre.
Et ces dames, puis-je les voir ?
Pardon, peut-on me recevoir ?
Je suis sur mon beau cheval noir
Et ne voudrais pas en descendre.
Pardon, peut-on me recevoir ?
Dit Boulange au tzar Alexandre.*

*Vous êtes sur le trône, ô tzar,
Mais moi, je suis un très grand homme,
Partout l'on m'appelle César.
Vous êtes sur le trône, ô tzar.
On m'applaudit à l'Alcazar,
A la Scala Popaul me nomme.
Vous êtes sur le trône ô tzar,
Mais moi, je suis un très grand homme.*

*Vous avez beaucoup de moujiks
Autour de votre tête auguste.
Portant des gourdins ou des sticks
Vous avez beaucoup de moujicks.
Moi, j'ai des camelots très chics
(Que je paye comme de juste)
Vous avez beaucoup de moujicks
Autour de votre tête auguste.*

*Semez des fleurs sur les chemins.
Inondez-en vos avenues !
Jetant les lys à pleines mains,
Semez des fleurs sur les chemins.
Comme aux triomphateurs romains
Réservez-moi des femmes nues !
Semez des fleurs sur les chemins
Inondez-en vos avenues !*

*C'est moi qui viens ! Faites gala !
Et n'oubliez pas la fanfare !
Moi que nul Barnum n'égala,
C'est moi qui viens ! Faites gala !
Vers cinq heures je serai là.
Vous m'attendrez bien à la gare ?
C'est moi qui viens ! Faites gala
Et n'oubliez pas la fanfare.*

— Alors le tzar a répondu :
« Boulange, va te faire foutre . »
Naquet en reste confondu.
Car c'est ça qu'il a répondu
Aussi Boulange, morfondu,
Est parti pour Brahmapoutre !
Toute l'Europe a répondu :
« Boulange, va te faire foutre ! »

J. MARG.

A LA NOUVELLE

Air : A Saint-Lazare

C'est de la Nouvell' que j't'écris,
Mon vieux Boulange.
Ici d'toi tout l'monde est épris,
Vrai, t'es un ange !
Chouette idé' tout d'm'ém' qu'tu t'as m
Dans la cervelle
Tu n'sais pas c'que ça t'avaut d'amis
A la Nouvelle !
Tu nous dégot' tous en toupet
O Barbe-Blonde ;
T'embêt' Ferry, t'embêt' Floquet,
T'embêt' tout l'monde.
L'gouvernement a peur de toi,
Il bat de l'aile ;
Pas d'erreur, t'es dign' d'être roi
A la Nouvelle !
Surtout c'qui nous fait l'plus d'plaisir,
C'est qu't'es un frère,
Et que tu n'nous laiss' pas moisir
Dans la misère ;
Tu nous mets tous en bonne humeu :
Ta clientèle
Est de cell' qui font tant d'honneur
A la Nouvelle !
Pour t'acclamer, t'as les sout'neurs,
Noble phalange,
Tant qu'on les pay', ils cri'nt d'bon cœur :
Vive Boulange !
Ils n'demand' qu'la dissolution
D'la Chambre actuelle ;
C'est un' bien plus chic position
Qu'à la Nouvelle !
On dit qu' t'es beau, qu' t'es très bien fait,
Qu' t'as un' chouett' tête,
Seul'ment, quand t'es tout seul, paraît
Qu' t'es rud'ment bête ;
Moi, j'crois pas un mot d'ces potins,
Rest'-nous fidèle,
Turbin' toujours pour tes copains
De la Nouvelle !
J'termin' ma lettre en t'souhaitant
Bonn' réussite ;
Entre nous, je trouv' cependant
Qu'tu vas rien vite.
J'ai peur qu'on n'te lâche un beau soir
Et qu'on t'musèle ;
Quel sal' coup si tu v'nais nous voir
A la Nouvelle.

FORCEPS.

CONSEILS

Air : Brigadier vous avez raison.

Cher Boulanger, disait Laguerre,
Si vous mentez, ne craignez rien :
Le mensonge est de bonne guerre ;
Les opinions, sachez le bien,
Sont faites pour que l'on en change.
Sot qui parle de trahison.
— Laguerre, répondit Boulange,
Laguerre, vous avez raison.
— Ne ménagez pas les injures.
Dit Rochefort, ni les gros mots.
Les insultes, et les plus dures,
Sachez les déverser à flots ;
Couvrez vos ennemis de fange
En des discours pleins de poison.
— Rochefort, répondit Boulange,
Rochefort, vous avez raison.
Puis l'homme aux longues redingotes
Vint dire d'un ton caverneux :
Je vous aurai mes Patriotes,
Mais n'oubliez pas qu'avec eux
Il faut que du Prussien l'on mange,
Il faut des mots creux a foison.
— Oui, Popaul, répondit Boulange,
Oui Popaul, vous avez raison.
— Servez-vous des bonapartistes,
Conseille à son tour Susini.
Sans eux, vos destins seraient tristes .
Vous seriez un homme fini.
Si, grâce à vous, Victorse venge,
Vous aurez place en la maison.
— Susini, répondit Boulange,
Susini, vous avez raison.
Michelin, prenant la parole :
— Faut encor, dit-il, le concours
Des chevaliers du pétrole :
Parlez Commune en vos discours :
Grattez-les où ça les démange,
Qu'elle flamboie à l'horizon.
— Michelin, répondit Boulange,
Michelin, vous avez raison.
Vergoin, le regard plein de flammes,
Vint le dernier et dit ceci :
— Il faut avoir pour vous les femmes,
Elles sont utiles aussi.
Qu'elles vous voient beau comme un ange,
Soignez la barbe et la toison.
— Cher Vergoin, répondit Boulange,
Cher Vergoin, vous avez raison.

STING

Septembre.

1	D	s. Leu s. Gilles	
2	L	s. Antonin	PQ
3	M	s. Grégoire	
4	M	s ^e Rosalie	
5	J	s. Bertin	
6	V	s ^e Reine	
7	S	s. Cloud	
8	D	Nat. de la V.	
9	L	s. Omer, év.	PL
10	M	s ^e Pulchérie	
11	M	s. Hyacinthe	
12	J	s. Léonce	
13	V	s. Maurille	
14	S	Exalt. s ^e Cr.	
15	D	s. Valérien	
16	L	s. Corneille	
17	M	s. Lambert	DQ
18	M	IV Temps	
19	J	s. Gustave	
20	V	s. Eustache	
21	S	s. Mathieu	
22	D	s. Maurice Aut.	
23	L	s ^e Thècle	
24	M	s. Andoche	
25	M	s. Firmin	NL
26	J	s ^e Justine	
27	V	s. Côme s. D.	
28	S	s. Cérant, év.	
29	D	s. Michel	
30	L	s. Jérôme	

Automne, 22 Septembre.

1 — 88. — « Je défends qu'on prononce devant moi le nom d'un pareil saltimbanque. » Ces paroles du czar Alexandre au sujet de Boulanger sont la seule réponse qu'on puisse faire à ceux qui prétendent que l'avènement de Boulanger c'est l'alliance avec la Russie. Elles établissent que, si jamais Boulanger arrive à ses fins, nous perdons les sympathies du peuple qui serait notre plus puissant, et peut-être notre seul allié en cas de guerre.

8 — 88. — Boullé organisateur de la grève des terrassiers, reçoit de l'argent du comité boulangiste car « l'agitation dans la rue sert le général et sa cause. »

16 — 88. — « Le boulangisme tient la place du bonapartisme ; s'il s'était trouvé un Bonaparte en condition, le boulangisme ne serait pas né. » (Thiébaud).

20 — 87. — Pendant les grandes manœuvres dans la Loire, Boulanger descend chez M. Gérin, chef du parti clérical. « Il dit son Benedicite avec une telle ferveur que les conservateurs en raffolent. »

23 — 88. — Le général Campenon demande à Turpin à quelles conditions il cédera son brevet pour la fabrication de la mélinite.

24 — 88. — Thiébaud réunit les membres des syndicats ouvriers pour décider que « des grèves seront fomentées et organisées de façon à causer une agitation incessante. »

25 — 88. — Le Comité boulangiste lance des portraits représentant le Général Boulanger, protecteur de la République.

Octobre.

1	M	s. Rémi, év.	
2	M	ss. Apg. G.	PQ
3	J	s. Gérard	
4	V	s. Franç. d'A.	
5	S	s. Constant	
6	D	s. Bruno	
7	L	s. Auguste	
8	M	s ^e Brigitte	
9	M	s. Denis, év.	PL
10	J	s. Fr. de B.	
11	V	s ^e Clémence	
12	S	s. Séraphin	
13	D	s. Edouard	
14	L	s. Calixte, p.	
15	M	s ^e Thérèse	
16	M	s. Gal. év.	
17	J	s ^e Florent	DQ
18	V	s. Luc, év.	
19	S	s. Savinien	
20	D	s. Caprais	
21	L	s ^e Céline	
22	M	s. Mellon, év.	
23	M	s. Hilarion	
24	J	s. Magloire.	NL
25	V	s. Crépin	
26	S	s. Rustique	
27	D	s. Simon	
28	L	s. Alfred	
29	M	s. Narcisse	
30	M	s. Lucain	
31	J	s. Quen. v. j.	PQ

10 — 87. — Publication des interviews de Boulanger dans la *Nation*, le *Soir*, le *Gil-Blas*. Il y met en doute la véracité des déclarations du ministre à qui, avait-il dit quand il était au ministère, on doit obéir sans le juger ; et, à propos de l'affaire Caffarel, « parle des infamies dirigées contre lui par une main cachée et connue, » alors que le ministre faisait son possible pour ne pas mêler l'armée à ce triste débat.

— On demande du ministère si ces interviews sont exacts : *il les nie d'abord*, mais, le 11, est obligé de les reconnaître. — On lui inflige 30 jours d'arrêts, alors qu'il cassait lui-même le général Schmitz pour une faute bien moindre.

24 — 88. — Devant la commission de révision, Boulanger dit qu'il a *peut-être* une opinion politique ; qu'il est contre l'ingérence des militaires dans la politique, lui qui n'a jamais fait que politiquer.

26 — 88. — Le libraire de l'impasse Guéménée qui est le dépositaire des lithographies boulangistes, avoue qu'elles sont imprimées en Allemagne.

28 — 88. — Au mariage de Mlle Boulanger, le prince Victor charge le général du Barrail d'y assister comme représentant officiel du Comité impérialiste de Paris. A l'occasion de ce mariage, on avait, contre tous les usages, envoyé des invitations collectives aux officiers des régiments de Paris, espérant se faire de la réclame parmi eux.

Ne touchez pas à l'armée !

Cet homme en vérité souille tout ce qu'il touche ;
Son contact change l'or en plomb ;
Et, s'il a le malheur de passer par sa bouche,
Le mot le plus saint se corrompt.

Tout ce que l'on chérit, tout ce que l'on vénère,
Gardez qu'il y porte les mains :
Patrie, honneur, jusqu'à notre douleur austère
Ne sont pour lui que des tremplins.

S'il n'a pas infecté notre admirable armée
Avec son infernal poison,
C'est qu'il ne pouvait pas : la Patrie alarmée
En garde encore le frisson.

Nous avions des soldats dont la France était fière :
Légitime était notre orgueil.
Non qu'ils eussent rempli d'épouvante la terre
Et mis toute l'Europe en deuil ;

Ils n'avaient pas dressé la Victoire à les suivre
Comme leurs glorieux aînés,
Ils n'avaient pas lancé leurs fanfares de cuivre
Sur l'Elbe et le Nil étonnés ;

Ils n'avaient même pas la gloire plus modeste,
Plus pure et plus belle à nos yeux,
D'avoir, obscurs lutteurs, sauvé ce qui nous reste
Du territoire des aïeux.

L'occasion manqua, mais non pas le courage,
Et nous pouvons avec raison
Nous reposer sur eux pour le jour où l'orage
Grondera sur notre horizon.

Ah ! oui, nous t'admirions, grande et vaillante armée,
D'avoir si bien compris ta loi,
D'avoir oublié pour la patrie aimée
Quelle immense force est en toi.

Tu sais que ta vertu de patience est faite,
Qu'il faut taire tes grands espoirs,
Et que la discipline inflexible et muette
Est le plus saint de tes devoirs.

Au-dessus du chaos de choses et d'idées,
Tu dressais à l'abri du choc
Ta tête, ô forteresse aux assises fondées
Sur un inébranlable roc,

Quand cet homme est venu, criant : « Voici ma chose,
Cette citadelle est à moi.
Le hasard m'en a fait commandant, j'en dispose.
D'ici je vais narguer la Loi. »

Alors nous avons vu, spectacle sans exemple,
Ce capitaine révolté,
Comme un prêtre ébranlant les colonnes du temple,
Saper les murs de la cité,

Nous l'avons vu fouler la discipline sainte
Qu'il avait charge de garder,
Et, repris par ses chefs, assourdir de sa plainte
Les soldats qu'il devait guider.

Nous l'avons vu porter la lèpre politique
Jusque dans le milieu des camps,
Et lancer sur ses pairs la meute famélique
Des plus immondes trafiquants.

Eh bien ! malgré ce chef, l'armée est sans souillure.
Certe il a fait ce qu'il a pu :
Il a versé le vin frelaté, mais je jure
Que pas un des soldats n'a bu.

Et c'est l'aventurier dont maint naïf regrette
Qu'on ait brisé l'épée à temps,
Le ridicule chef que plus d'un fou projette
De donner à nos combattants !

Ce n'est donc pas assez d'avoir eu Bonaparte,
D'avoir eu Décembre et Sedan ?
Vous voudriez jouer la France sur la carte
Que vous présente un charlatan !

Ah ! que jamais la main de cet homme n'approche,
O France, de ton pavillon :
Le drapeau des Marceau, des Kléber et des Hoche
Demain te reviendrait haillon.

Plutôt que de rouler avec lui dans l'abîme
Où t'entraîne cet insensé,
Ton droit est de tuer cet homme avec son crime
Comme un chien au bord d'un fossé.

ALBERT DE LA FORGE.

LE ROI DES HALLES

En 1648, le bas peuple de Paris acclamait un personnage bruyant qu'égalait avec fracas son indigence intellectuelle et morale : ce personnage était « *le Roi des Halles*. »

Les mémoires du temps donnent de précieux détails sur le prodigieux engouement dont il était l'objet, et sur les causes de cet engouement,

« On ne parle ici, dit Guy Patin, que de M. le duc de Beaufort pour qui les Parisiens et particulièrement toutes les femmes ont une dévotion très particulière », et le cardinal de Retz ajoute : « Ceux qui voulaient apporter des changements dans le gouvernement avaient besoin d'un homme qu'ils pussent dans les conjonctures mettre devant eux ; il leur fallait un fantôme et il se trouva que ce fantôme avait de grands cheveux blonds. Vous ne pouvez vous imaginer le poids de cette circonstance, vous ne pouvez concevoir l'effet qu'elle produisit dans le peuple ».

Ceux qui lisent ces quelques lignes ont pu s'apercevoir que le Roi des Halles est ressuscité. La situation est pareille ; le nom seul est changé ; M. le duc de Beaufort s'appelle M. le duc de Mentfort : au demeurant, c'est le même personnage.

C'est ce personnage que Michelet caractérisait : « Facilité bruyante pour le galimatias, éloquence grotesque. »

C'est de ce personnage que Retz disait : « Il était fort médiocre et son sens était obscurci par la présomption. »

Mais dans la seconde édition, le caractère s'est accentué, les reliefs sont plus accusés. M. de Beaufort était plus insignifiant. « Il était artificieux en tout et peu véritable », dit la Rochefoucauld ; le moraliste aurait notablement forcé la note, s'il s'était agi de M. de Mentfort qui n'a reculé devant aucun mensonge, devant aucune palinodie.

Tous deux ont apporté un chapitre à l'influence du blond sur l'imagination des peuples.

Tous deux reçoivent des subventions. Les femmes de la Halle viennent offrir à M. de Beaufort une pension de 60,000 livres (Guy Patin) ; moins démocrate, M. de Mentfort laisse remplir sa caisse par de grandes dames.

Tous deux sont assaillis par les visiteurs : M. de Beaufort reçoit un jour la visite de deux mille femmes (Guy Patin) ; un monde plus mêlé s'entasse dans l'antichambre de M. de Mentfort.

« M. de Beaufort se promena dans les Halles. Tous les hommes crièrent. Vive Beaufort, toutes les femmes le baisèrent » (Cardinal de Retz), M. de Mentfort fait annoncer qu'il va se promener, il fait crier : « Vive Boulanger », et il embrasse les marchandes de poisson.

Aussi les poissardes raffolent de M. de Mentfort, comme elles raffolaient de M. de Beaufort : les rôdeurs des Halles le traitent avec familiarité, lui serrent la main et l'appellent Ernest ou Boulange.

Quand il dîne luxueusement au Café Riche, le peuple des faubourgs ne participe pas aux libations ; il a faim quand le conspirateur mange ; les Halles seules sont en fêtes.

Le duc de Mentfort recherche et subit tous les contacts.

Derrière *Béni soit le jour*, se pressent les *Béni bouffe toujours*, ceux

ont les appétits insatiables demandent sans cesse un os à ronger, une jalousie à satisfaire, une place à occuper, un maître à servir.

Il a pour lui ceux qui voudraient s'en servir comme d'un jouet, Rochefort l'Anarchie et Thiébaud l'Empire.

Il a pour lui ceux qui, affolés de renommée, s'accrochent à sa popularité, si viciée qu'elle soit.

Il a pour lui ceux qui, n'ayant rien à perdre, ont tout à gagner.

M. de Beaufort excitait les agitations, alors que l'ennemi était vaincu c'est devant un ennemi puissant qui nous guette que M. de Mentfort fait appel aux convoitises et allume les passions.

M. de Beaufort fut bientôt éclipsé par le roi Soleil : dans une utile obscurité, le roi des Halles servit la France et mourut obscurément pour elle sur un champ de bataille.

Le soleil de la Vérité fondra bientôt la popularité de M. Boulanger, et nous qui n'avons d'animosité contre cet homme que parce qu'il menace nos libertés et compromet la dignité de la patrie, nous souhaitons pour France et pour lui de le voir finir comme son devancier, de le voir par ce sang laver cette boue et par cette mort racheter cette vie.

P. V.

SONNET D'ARVERS

OU LA TRISTESSE DE BOULANGE

Ma Vie a son guignon, mon astre a sa déveine :
Aux regrets éternels mes jours sont condamnés.
Mon mal est sans remède et je respire à peine,
Et ceux qui m'ont servi me font des pieds-de-nez !

Hélas ! j'aurai toujours vu mes désirs bornés.
Toujours assez coté, mais pas assez quand même,
Et j'aurai jusqu'au bout vu le pouvoir suprême,
Ne pouvant l'obtenir, moi le roi des pannés !

Pour Paulus, quoique Dieu l'ait fait fidèle et tendre,
Il chantera toujours — car on aime à l'entendre —
Mais il m'oubliera vite en me voyant si bas.

A la Scala fidèle, et chaste comme un ange,
Il dira, si jamais on parle de Boulange :
« Quel est donc ce Boulange ? » et ne comprendra pas !

MARC LEGRAND.

Un nouveau titre honorifique obtenu par M. Boulanger.
La Société protectrice des animaux, dans sa séance du 20 mars, a décerné la médaille d'honneur au « protecteur de la morue.

Novembre.

1	V	TOUSSAINT	
2	S	Trépassés	
3	D	s. Hubert	
4	L	s. Charles B.	
5	M	s. Lié	
6	M	s. Léonard	
7	J	s. Ernest	PL
8	V	s ^{tes} Reliques	
9	S	s. Mathurin	
10	D	s. Juste	
11	L	s. Martin	
12	M	s. René	
13	M	s. Brice	
14	J	s ^e Philomène	
15	V	s ^e Eugénie	DQ
16	S	s. Malo	
17	D	s. Agnan	
18	L	s. Odon	
19	M	s ^e Elisabeth	
20	M	s. Edmond	
21	J	Près. N.-D.	
22	V	s ^e Cécile	
23	S	s. Clément	NL
24	D	s ^e Flore	
25	L	s ^e Catherine	
26	M	s. Conrad	
27	M	s. Séverin	
28	J	s. Sosthène	
29	V	s. Saturnin	PQ
30	S	s. André	

Hiver, 21 Décembre.

6 — 1888. — Le comte Dillon, l'ami intime de M. Boulanger, va à Londres chercher les instructions du comte de Paris. Suivant les habitudes en honneur dans le parti, les journaux boulangistes nient d'abord le fait, et n'en parlent plus quand il a été établi qu'ils ont menti.

9. — 1870. — Boulanger simple capitaine au moment de la déclaration de guerre est nommé lieutenant-colonel « sans avoir vu les Allemands ». La commission des grades qui refusera de l'avancement aux officiers prisonniers en Allemagne, conservera son grade à Boulanger noté comme *bien-pensant*, c'est-à-dire monarchiste et clérical.

15 — 1888. — Boulanger avoue avec cynisme au reporter du « Figaro » que l'argent qui paie ses dépenses personnelles et les frais de ses élections lui vient de l'étranger.

18 — 1888. — « Le Deux-Décembre était tellement nécessaires que le général Boulanger est prêt à en faire un, et vous êtes tous prêts à l'applaudir ». (baron Legoux).

21 — 1888. — Duguyot, déporté de 51, déclare que boulangisme et bonapartisme ne faisant qu'un, il se retire du comité boulangiste.

22 — 1888. — Naquet, le seul sénateur boulangiste, approuve un de ses amis qui avait dit aux bonapartistes : « Pardonnez-nous le 4 septembre, nous vous pardonnerons le 2 décembre ».

30 — 1887. — On discutait devant Boulanger la question de savoir s'il prendrait la tête des émeutiers qui devaient marcher sur l'Elysée, pendant la crise présidentielle. — Il trouve cette proposition toute naturelle et dit : « *L'armée restera dans ses casernes* ». C'ETAIT S'ENGAGER A FAIRE UN COUP D'ETAT.

Décembre.

1	D	AVENT	
2	L	s ^e Aurélie.	
3	M	s. Claude	
4	M	s ^e Barbe	
5	J	s. Sabas	
6	V	S. Nicolas	
7	S	s ^e Fare, v.	PL
8	D	Imm. Conc.	
9	L	s ^e Léocadie	
10	M	s ^e Julie	
11	M	s. Daniel	
12	J	s ^e Constance	
13	V	s ^e Luce	
14	S	s. Arsène	
15	D	s. Mesmin	DQ
16	L	s ^e Adélaïde	
17	M	s. Lazare	
18	M	IV Temps	
19	J	s. Meuris	
20	V	s ^e Philogone	
21	S	s. Thomas	
22	D	s. Honorat	NL
23	L	s ^e Victoire	
24	M	s ^e Delph. v. j.	
25	M	NOEL	
26	J	s. Etienne	
27	V	s. Jean, év.	
28	S	ss. Innocents	
29	D	s. David	PQ
30	L	s. Sabin	
31	M	s. Sylvestre	

2 — 1888. — Célébration du Coup d'Etat de 1851 par le banquet de Nevers : Boulanger s'y montre prêt à faire un coup d'Etat, et dit qu'il n'y aurait rien à reprocher à Louis-Napoléon s'il avait constamment établi l'empire libéral, que, pour lui, après avoir établi son pouvoir personnel, il conserverait la Liberté (!)

— En même temps tout Paris en rendant hommage à Baudin et aux victimes du 2 décembre 51, flettrit les menées césariennes de M. Boulanger.

6 — 1888. — Le réactionnaire Cornély dit : « Chacun comprend que si Boulanger crie vive la République, il crie avant tout vive moi, et c'est pour cela que les conservateurs font chorus avec lui ».

15 — 1888. — La promotion de St-Cyr (55-56), dont fait partie Boulanger, ajourne son banquet indéfiniment pour ne pas s'asseoir aux côtés d'un officier qui s'est montré indigne de rester dans l'armée.

18 — 1888 et jours précédents. — Boulanger et ses amis sont absents pendant la discussion de la loi militaire à la Chambre.

20 — 1888. — Boulanger assiste au dîner offert en son honneur par Dugué de la Fauconnerie : les réactionnaires seuls sont invités.

22 — 1888. — Abstention de Boulanger sur l'amendement relatif à l'exemption des séminaristes ; et ses journaux voudraient faire croire que c'est lui qui a proposé leur incorporation.

28 — 1886. — « Que le général réfléchisse ! Il n'a aucune victoire signalée à son actif. La France ne le laissera pas confisquer à nouveau la liberté ». (Rochefort).

28 — 1888. — Pour s'assurer les voix réactionnaires de la Seine, Boulanger déclare que, quand il sera maître de la situation, il rappellera les princes. Victor reçoit la nouvelle par ces mots : « Le général observe ses engagements, je ne manquerai pas aux miens. »

Une Réunion Boulangiste

Nous avons la bonne fortune de pouvoir rendre compte de l'importante séance qui devait être tenue secrète et après laquelle a été lancée la profession de foi de l'ex-général Boulanger aux électeurs du Nord.

Assistaient à cette délibération : MM. *Boulanger*, candidat perpétuel ; *de Cassagnac*, président ; *Rochefort*, vice-président ; *Vergoin*, secrétaire. *Laguerre*, chargé de rédiger les discours, proclamations et professions de foi du candidat ; *Laisant*, *Le Hérissé*, *Michelin*, *Naquet*, *Susini* et deux personnages masqués que nous désignons par les lettres A et B.

M. *de Cassagnac*. — Messieurs, avant d'ouvrir cette séance, j'ai l'honneur de vous présenter deux nouveaux adhérents de notre ligue, que vous voyez ici masqués, et dont j'ai promis que vous voudriez bien respecter l'incognito.

M. *Susini*. — Singulier engagement ! Une présentation a pour but ordinairement de faire connaître les gens présentés. Encore serait-il bon de savoir quelle confiance on peut avoir en ces nouveaux alliés.

M. *de Cassagnac*. — J'ai l'honneur de les connaître particulièrement et vous garantis que leurs intérêts pour le moment sont identiques aux nôtres, bien qu'ils poursuivent un but différent. De plus, l'argent qu'ils mettent généreusement à notre disposition pour la réalisation de nos projets, vous est un sûr garant de leur bonne foi.

A. premier personnage masqué. — Oui, messieurs, le parti auquel j'ai l'honneur d'appartenir a comme vous, tout intérêt au gâchis, aux troubles civils, à l'aggravation de la crise qui pèse sur la France, à l'augmentation de la misère publique. Pour encourager la discorde, les haines entre citoyens, nous n'hésiterons pas s'il le faut, s'il le faut absolument, à vous fournir les sommes dont vous pourriez avoir besoin. Nous faisons ce pendant appel à votre discrétion, car nos caisses ne sont pas inépuisables.

M. *Naquet* (à part). — Comme on sent bien que cela lui fend le cœur d'avoir quelque chose à déboursier.

A. (continuant). — Vous plairait-il de nous indiquer les dépenses que vous jugez nécessaires, indispensables ?

M. *Vergoin*. — Il y a d'abord notre armée de souteneurs, badingouinards, escarpes, Robert-Macaires de tout acabit, chargés d'escorter notre candidat dans ses tournées, de l'acclamer, de le porter en triomphe, d'assommer les passants dont l'enthousiasme laisse à désirer. Quels gaillards ! quels poumons ! quels biceps ! Rien ne leur résiste, mais ils nous coûtent un peu plus cher que les pèlerins de Monseigneur d'Angers, parce qu'on ne peut pas les payer en indulgences et que leur enthousiasme n'est pas gratuit. Voyages en chemin de fer pour les transporter d'un département dans un autre, pourboires, repas et salaires, ils nous reviennent à huit ou dix francs l'un dans l'autre, les jours où nous les employons en province. Il est vrai qu'à Paris, ils ne nous coûtent que trente sous par manifestation et par tête. C'est pour rien ; aussi en avons-nous réuni, un jour, jusqu'à trente mille, sur la place de la Concorde, mais alors notre caisse était mieux garnie qu'aujourd'hui.

A. — Mais c'est de la prodigalité, du gaspillage. La fortune d'un roi n'y résisterait pas.

M. Rochefort. — Et les journaux ! Vous n'avez pas la naïveté de croire qu'on soutient par conviction un candidat comme celui dont un peuple imbécile est toqué aujourd'hui.

A. — Mais vous ne pouvez revenir en arrière, après vous être engagé à fond dans l'aventure boulangiste ; vous êtes compromis irrémédiablement.

M. Rochefort. — Erreur naïve et qui prouve combien vous connaissez peu tous les tours qu'un vieux routier du journalisme peut avoir dans son sac. Si mon intention était de vous lâcher, je trouverais à l'instant vingt prétextes plausibles pour expliquer ma retraite : les maladresses du général, ses convoitises inavouables, son incapacité notoire dont je feindrais de m'apercevoir pour la première fois, ses....

M. Boulanger (piqué au vif). — Je crois, monsieur le marquis, que vous avez l'intention de me provoquer, de me pousser à bout.

M. Rochefort. — Encore votre maudite susceptibilité. Attendez donc, pour avoir des flatteurs, que vous soyez sur le trône. La popularité que vous croyez avoir vous fait monter au cerveau des vapeurs d'orgueil qui vous rendront insupportable.

M. Laguerre (intervenant). — Ah ! messieurs, pas un mot de plus, je vous en prie. N'avons-nous pas assez d'ennemis en dehors de notre ligue, sans nous diviser encore entre nous. Vous, Rochefort, soyez moins agressif et vous, Boulanger, qui connaissez le caractère taquin de notre ami, plus patient et moins susceptible. (*MM. Rochefort et Boulanger se donnent la main*).

Rochefort. — Je voulais simplement prouver à notre bailleur de fonds, la nécessité de laisser ses coffres largement ouverts et non entrebaillés, de financer et non de finasser.

A. — Je veux bien consentir, puisqu'il le faut, aux pénibles sacrifices que vous exigez, mais que là du moins s'arrêtent les frais de cette élection dispendieuse, ruineuse même.

M. Laisant. — Un instant ; ce n'est pas fini. N'oublions pas, s'il vous plaît, dix millions d'images représentant notre candidat sous tous ses aspects, de face et de profil, en grande et en petite tenue, à pied et à cheval, traversant le pont d'Arcole ou celui du Rubicon, je ne sais trop, un drapeau à la main, remportant des victoires dont l'histoire n'a conservé

le nom, ni le souvenir. Ces images nous reviennent les unes dans les autres à un sou pièce ; et encore les éditeurs allemands auxquels nous avons fait la commande, nous ont fait cent pour cent de rabais parce que c'était nous.

A. — Grâce ! s'il vous plaît ! Je suis ruiné, je suis assassiné, je suis mort !

M. Michelin. — J'ai un dernier coup à vous porter. Vous comprendrez que notre candidat ne peut pas avoir un hôtel luxueux, un équipage, deux chevaux de traits, un cheval de selle, le fameux cheval noir, cocher, groom, aquais et tout ce qui s'ensuit, sans qu'on lui fournisse quelque argent de poche. Ce n'est pas avec ses économies et dix mille francs de retraite pour tout potage, qu'il peut suffire à ces menus frais. Il n'y a que l'officier de la *Dame Blanche*, qui ait trouvé le secret d'acheter un château avec ses économies de sous-lieutenant.

A. — Pour le coup, c'en est trop. Jamais le noble personnage dont j'ai l'honneur d'être le représentant accrédité, n'autorisera le paiement de ces dépenses colossales. Ah ! si vous garantissiez à un prince infortuné qui depuis de nombreuses années n'a pas un palais où abriter sa tête, pas un trône où reposer son corps, une couronne, celle de France par exemple, peut-être consentirait-il...

M. de Cassagnac. — Pas de ça, mon petit ; vous avez les yeux trop grands pour le ventre. Nous sommes unis pour produire et entretenir en France le gâchis, prêcher la guerre civile, faciliter, si c'est nécessaire, une invasion étrangère qui nous livrera nos concitoyens pieds et poings liés, mais là s'arrête notre accord. Quand il s'agira de partager la proie, chacun se fera sa part suivant ses appétits, son audace, sa force, son adresse et sa malice. Je travaille pour le petit Victor, parce que je suis sûr, chez lui, d'avoir toujours mon couvert mis et quelques millions à grignoter, sur mes vieux jours. Nos excellents alliés boulangistes tâchent d'installer Boulange Ier sur le trône dans un but aussi respectable. Essayez de faire proclamer roi votre empoté Philippe VII, si le cœur vous en dit, mais, pour Dieu, cessez de nous marchander les seules choses qui ne soient point à vendre, nos haines, nos ambitions, la liberté de nous duper et de nous déchirer mutuellement, quand viendra la curée. Alors, hallali ! chacun, libre de tout engagement, se ruera sur la bête et tâchera d'emporter le meilleur morceau.

B., le second personnage masqué. — Pardon, Monsieur le Président, veuillez me tirer d'un doute. La bête dont vous attendez la curée, c'est le peuple français, n'est-ce pas ?

M. de Cassagnac. — C'est toi qui l'as nommé...

B. — Je vois avec plaisir que ni vous, ni vos alliés n'êtes gênés par ces préjugés gothiques, ces scrupules dénommés patriotiques, qui obscurcissent encore la conscience de quelques-uns de vos compatriotes.

M. de Cassagnac. — La patrie, c'est la main d'un prince qu'on lèche et dans laquelle on mange de bonnes choses.

M. Vergoin. — C'est le pays où l'on a ses amours.

M. Boulanger. — Celui que l'on exploite à son profit.

M. Laguerre. — Celui où l'on peut tromper impunément son prochain.

M. Rochefort. — Celui où l'on peut s'en moquer sans danger.

B. — Ces sentiments vous honorent et sont malheureusement peu communs en France. Vous êtes selon le cœur du maître puissant qui m'a délégué ses pouvoirs. Nous n'avons pas moins d'intérêt que vous à voir la France livrée à tous les désordres. Mon collègue, que vous avez autorisé comme moi à garder l'incognito, a semblé trouver un peu salée la note à régler pour le paiement de vos manifestations, de vos journaux, de vos images, du train de maison de votre candidat, de vos grèves, de la désorganisation de votre pays et de votre armée, Vous n'aurez qu'à passer à ma caisse pour que toutes ces dépenses soient soldées à l'instant sans difficulté aucune. Pour vous aider dans vos nobles desseins, nous dépenserions, s'il le fallait, dix millions de marks de nos fonds secrets comme un pfennig.

M. Boulanger, avec effusion. — Béni soit le jour, monsieur, où modeste souverain de l'empire ou du Royaume que votre prince aura bien voulu me laisser et dont il délimitera lui-même les frontières, je pourrai lui

temoigner ma gratitude, en mettant à ses pieds l'argent, le sang, les intérêts les plus chers de mes sujets.

M. de Cassagnac. — La question financière ayant été résolue à notre satisfaction commune, je prierai les membres de la Ligue de décider si notre candidat doit se présenter ou non dans le département du Nord.

M. Susini. — C'est bien audacieux.

M. Le Hérissé. — Il s'est trop carrément moqué de ses électeurs du Nord.

M. Naquet. — Il a manqué aux engagements qu'il avait pris à leur égard.

M. Laisant. — En somme, M. Boulanger n'a plus de chances d'être réélu dans ce département. Nous croyons à la bêtise du peuple, mais cette bêtise a des limites qu'il est prudent de respecter.

M. Michelin. — Hommes de peu de foi ! Ce n'est pas à des avocats comme mes amis Laguerre et Vergoin, habitués à faire prendre des vessies pour des lanternes non seulement au gros public, mais encore à des juges sceptiques, que l'on persuadera que la bêtise humaine peut avoir des limites. Allez, allez, la crédulité du peuple est plus grande encore que notre roublardise. Je vote pour que la candidature du général soit posée de nouveau dans le Nord.

M. Laguerre. — J'appuie la proposition de mon confrère Michelin. Si nous voulons triompher, que notre devise soit : de l'audace, de l'audace et encore de l'audace. Nous avons subi dans l'Ardèche un échec qu'il faut réparer de suite, c'est une question de vie ou de mort. Nous avons l'argent d'un prince généreux, l'appui des imbéciles, des ignorants, des cagots, des conservateurs bonapartistes et orléanistes. Rien n'est désespéré, au contraire, et avec une profession de foi énergique et habile que je me charge de rédiger, j'espère que nous obtiendrons dans le Nord un succès éclatant.

(La proposition de M. Laguerre est mise aux voix et adoptée).

M. Boulanger. — Pourrais-je savoir pourquoi M. Laguerre se charge, sans mon assentiment, de rédiger tous mes discours, mes professions de foi et même mes lettres particulières à mes électeurs. Il y a, dans cette tutelle où l'on prétend me tenir, quelque chose d'humiliant, contre quoi je proteste.

M. Rochefort. — Et nous protestons, nous, contre votre protestation. Votre affaire n'est pas d'écrire, ni même de parler mais de monter à cheval où vous avez très bon air, de parader, de saluer. Du reste, l'heure de l'absinthe est arrivée et toute discussion la retarderait. Venez-vous ? Je vous joue vos convictions républicaines contre les miennes, à l'écarté, en cinq sec. *(Ils sortent).*

ANDRÉ MARVEIL.

Deux membres du comité de la rue de Sèze se communiquent leurs inquiétudes.
« Pour le moment, ça va, parce que nous avons de la galette. Mais, quand les braves gens qui nous en fournissent, viendront à se lasser, il faudra trouver d'autres bailleurs de fonds.

— Bah ! Ernest prononcera un grand discours... et il n'aura pas de peine à en trouver, des bailleurs.

208

**Prière à MM. les instituteurs de faire circuler
le plus possible
l'Almanach antiboulangiste.**

L'Almanach est mis en vente
AU PRIX DE 30 CENTIMES

Conditions spéciales pour la Propagande

S'adresser au siège du Comité, 7, rue Michelet.

LE RÉVEIL
DU QUARTIER
10^{c.} **10^{c.}**
Organe antiboulangiste des Etudiants
Fondé au mois de mai 1888
JOURNAL POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

ABONNEMENTS :

	Paris	Départements
Trois mois. Fr.	1.50	2 »
Six mois »	3 »	3.50
Un an »	6 »	6.50

*Pour toutes communications et renseignements s'adresser
au Siège Social*

DIRECTION ET ADMINISTRATION
45, rue Monsieur-le-Prince, 45
PARIS

N.-B. — Toutes les pièces publiées dans l'Almanach antiboulangiste des Etudiants sont empruntées à la collection du Réveil du Quartier.

Paris. — Imp. A. REIFF, 3, rue du Four.